Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

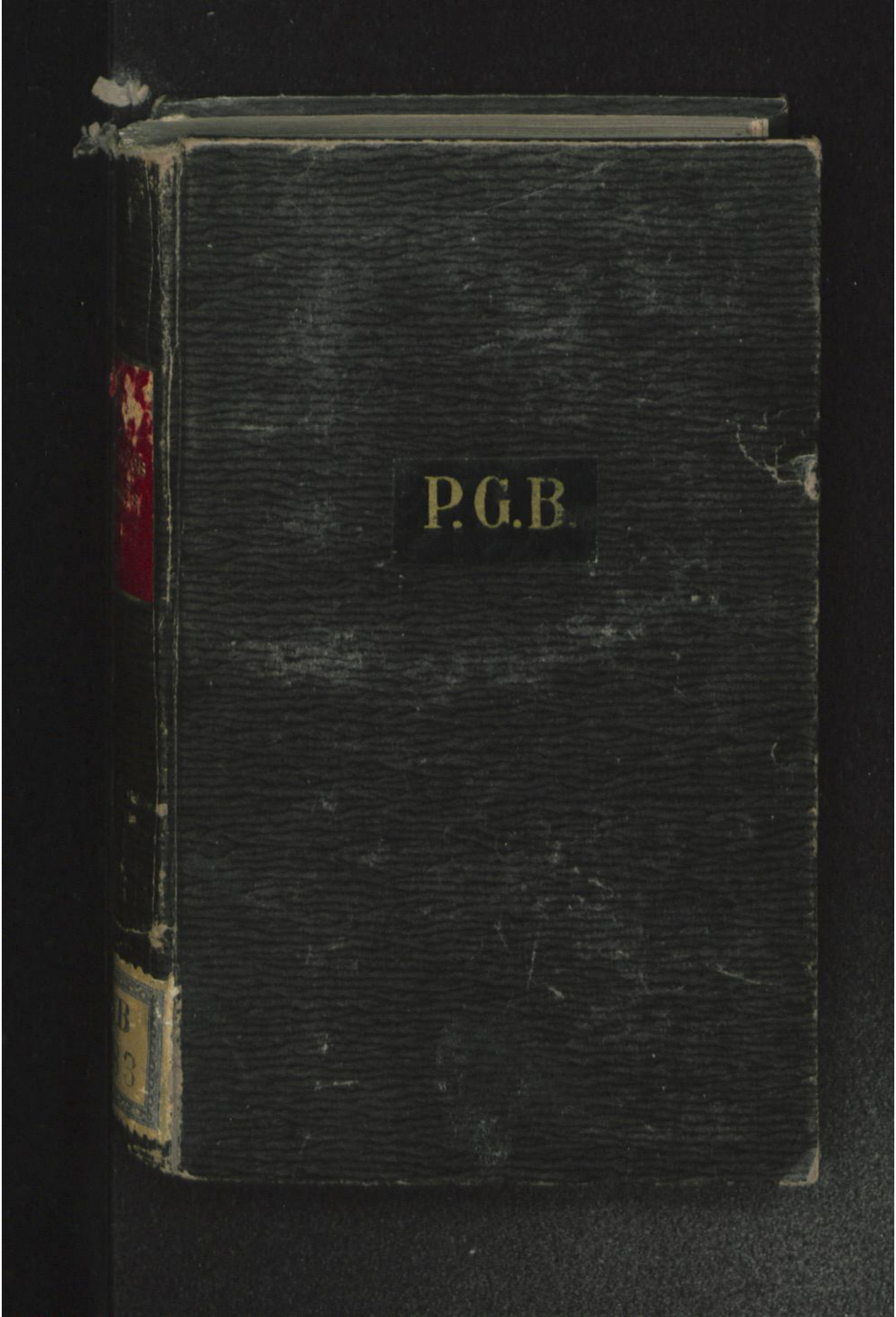
cafés de Paris, ou Revue politique, critique et littéraire des mœurs du siècle

Bazot, Étienne-François

Paris, 1819

urn:nbn:de:hbz:5:1-24516

Visual Library


P.G.B.

121.


Cavenaye del.
Duprez sculp.

LES CAFÉS de PARIS,

ou

"REVUE"

Politique, Critique et Littéraire,

des Mœurs du Siecle.

par

un Flaneur patenté.

Le style n'y fait rien
Pourvu qu'il soit méchant il sera toujours bien.
(Gresset, *le Méchant*, Com.)



Paris,

Lécrivain, *Libraire, Boulevart des Capucines, N.° 1.*

1819.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK
PRINZ
GEORG-BIBLIOTHEK

INTRODUCTION.

LE CAFÉ DU CHARLATAN.

(Le CHARLATAN, debout dans son comptoir, adresse le discours suivant aux consommateurs, en s'interrompant de temps à autre pour commander le service. Il agite sa sonnette.)

C'est pour aboir l'honnur dé bous présenter mes très humbles respects. (Surbeillez, garçon.)

Messus et mesdames,

L'honoravlé confiance, dont bous mé donnez en cé moment uné pruve si flat-

tuse (garçon, du café à monsu), mé pénétre d'uné bibé réconnaissance, et mé rendrait, s'il était possivle, plus éloquent et plus persuasif. (Garçon, de l'huilé dé Bénus à madame.)

J'ai pensé qué, pour déviter un libré dont jé suis moi-mêmé l'autur, il né sérait pas mal abisé dé bous donner quelques petits échantillons dé mes talens oratoires. (Garçon, dé la vierre à ma gauche.) Il n'est pas, cé semvlé, plus singulier dé faire lé veau parlur (garçon, du rhum au n°. 11) en présence dé graciux auditurs, ou en composant un modeste *in*-18, qué, sul dans son cavinet, d'enfanter quotidiennement ou périodiquement lé novlé *in*-8°., l'ambitieux *in*-4°., ou le sabantissimé *in*-f°.

Bous êtes trop justes, trop connaissurs, Messus et Mesdames, pour bous méprendre sur mes intentions (dans l'instant. Garçon, deux vols au vin pour la tavlé berté), pour mé confondre abec

ces charlatans dé carréfours ou dé ponts, qui né sabent déviter qué dé l'onguent ou du bulnéraire. De père en fils, nous sommes charlatans, et nous en faisons gloire. (Garçon, du curaço d'Hollande à ces démoiselles.) Mais nous appartenons à cetté classé célèvre qui fait, dépuis trente ans et mêmé plus, les honnurs du siècle, en parlant d'après son opinion, dé l'opinion publique (garçon, abertissez ces officiers qu'on né politiqué pas chez moi), et qui confond ses intérêts particuliers avec ceux dé la nation, pour lé plus grand abantage des prémiers. (Garçon, récébez de ces messus.)

Limonadier et hommé dé lettres, j'ai uné douvlé réputation qué jé m'efforce d'augmenter, tantôt à mon fourneau, tantôt à mon sécrétairé. (Garçon, boyez cé qu'on démandé au n°. 1^er^.)

Bous seriez peut-être curiux de saboir quel fut mon langage politique et

littéraire en 1793, en l'an 5, en 1800 et en 1814. Messus et Mesdames, y pensez-bous ! Jé n'ai pas dé mémoiré ; et si tout lé mondé mé ressemvlait, nous serions tous du temps présent. (Garçon, ces messus sortent sans payer.)

En bous adressant cé pétit discours, jé n'ai boulu bous améner qu'à écouter abec indulgence l'annoncé sommaire du vien-aimé dé mon cur, dé cé noubeau né qui fait toutés mes espérances, et qui, si bous l'honorez dé botré suffrage et dé botré souscription, sé produira dans lé mondé, croîtra en réputation, féra fortune. (Un moment, qué jé réçoibe et qué jé rende.)

Messus et Mesdames, cé libré qui s'échappe dé mes mains paternelles, renferme nombré dé tavleaux dé murs, scènés comiques et tragiques, anecdotés scandaluses, portraits, caricatures, etc. Poètés, journalistés, chansonniers, compilaturs, mélodramaturges, artistes, per-

sonnagés plus ou moins originaux, chacun a son lot largement fait; la pièce est emportée. Et quoiqué des initialés cachent les bictimes, si lé lectur débine, jé m'en labé les mains, et dis au sorcier qui prononcé lé nom :

C'est toi qui l'as nommé.

Jé mé résumé, Messus et Dames, achétez mon libré, si bous boulez riré aux dépens dé botré prochain :

Car,

Sans la douceur qué l'on goûte à médire,
On troubé pu dé plaisirs sans ennui.
Rien n'est si plaisant qué dé rire,
Lorsqu'on rit aux dépens d'autrui. (*)

(*) Molière, *Psyché.*

REVUE

MORALE, POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE

DES

CAFÉS DE PARIS.

DU CAFÉ ET DES CAFÉS.

Je ne ferai point l'éloge du café (1). Un certain orateur voulant faire l'éloge d'Hercule, un sage lui dit : Hercule a-t-il

(1) Il fut apporté dans l'Arabie heureuse en 1454 ; cent ans après, en 1554, il fut connu à Constantinople ; et en 1644, à Marseille.

besoin qu'on fasse son éloge ? Si on m'adressait la même question, je crois que j'y répondrais assez mal. L'*Hypocrène* de Voltaire, la liqueur dans laquelle l'abbé Delille croyait boire les *rayons du Soleil*, n'a pas besoin d'être louée.

Molière et Thomas Corneille (1) auraient dit plus exactement en parlant du café :

C'est pour la médecine un remède nouveau ;
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre,
Et qui vit sans *café* n'est pas digne de vivre.

Mais il ne serait pas inutile d'observer jusqu'à quel point la fréquentation des cafés pendant la révolution a influé sur l'esprit public, et contribué directement aux événemens trop fameux qui ont donné des secousses au globe entier.

---

(2) *Le Festin de Pierre.*

Bornons-nous cependant à dire que les cafés ont été tour à tour des bureaux d'esprit, des clubs, des lieux de rendez-vous, des salons de compagnie, et que plus d'une fois nombre d'orateurs politiques, nombre de braves sans-culottes, nombre de docteurs journalistes, pleins de liqueurs, de punch ou de rhum, en sont sortis pour aller à la convention, dans les prisons, ou au bureau du journal, tonner contre de prétendus abus et faire des lois, choisir et expédier leurs victimes, insulter publiquement les honnêtes gens qui ne pouvaient se défendre, et déclamer sur le danger des lumières du siècle.

L'établissement des cafés à Paris et même en Europe ne date que du siècle de Louis XIV. En 1669. Soliman Aga, ambassadeur de la sublime Porte, introduisit à Paris l'usage du café dont un arménien, nommé Pascal, tint bientôt boutique à la Foire-Saint-Germain. Quelques années après, la prédiction de Mme de Sé-

vigné commençait à se réaliser à l'égard du café (1), lorsque le sicilien Procope remit en honneur cette boisson aujourd'hui si en vogue (2).

L'introduction du café en Angleterre éprouva d'assez grandes difficultés.

Le premier café qu'on y établit fut tenu par un barbier nommé James Far, vis-à-vis Chancery-Lane, à l'enseigne de l'Arc-en-Ciel. En 1708, il lui fut enjoint de ne plus vendre une liqueur étrangère appelée *café*, très nuisible à la santé de ceux qui, par mode ou par goût, en faisaient usage. Qui aurait cru alors que, cinquante ans après, le nombre des établissemens où se vendait cette *liqueur nuisible* s'éléverait à trois mille ? En 1768, lorsque les nombreuses enseignes

---

(1) Cette dame prétendait que les vers de Racine passeraient de mode comme l'usage du café.

(2) Voy. Café Procope.

qui avançaient dans les rues comme celles de nos auberges eurent été enlevées, afin de laisser circuler plus librement l'air, et que les rues eurent été pavées comme elles le sont aujourd'hui, le grand nombre des tavernes diminua, mais le nombre des cafés continua à augmenter. Le collége des médecins acheva la fortune du café en publiant dans un mémoire que le *café* était une *boisson salutaire*. Il y a dans ce moment, à Londres, près de dix mille cafés.

Paris, le frivole Paris, n'en compte pas la moitié !

CAFÉ VALOIS,

Au Palais-Royal.

Les mauvais plaisans qui qualifièrent, de *voltigeurs de Louis XIV* ou de *compagnons de Childebrand*, certains marquis, comtes ou barons ridicules, dont *Molière* s'était déjà donné la liberté grande de se moquer, n'avaient point en vue ces vieux et respectables défenseurs du trône et de la religion, dont les Français admireront toujours la fidélité et les vertus. Ils voulaient frapper d'un mot sanglant cette espèce de nobles qui furent constamment inutiles, qui s'expatrièrent ou se renfermèrent chez eux dans les temps de calamités, et qui rêvèrent, depuis la restauration, qu'ils avaient des droits incontestables au souvenir et à la

reconnaissance du souverain qui n'avait jamais entendu parler d'eux.

Honneur aux chevaliers français qui se rendirent célèbres dans les armées avant la révolution ! Honneur aux fidèles serviteurs de nos princes, et qui les suivirent dans l'exil ! Honneur à tous les nobles qui augmentèrent l'illustration de leur maison !.... Mais qu'on abandonne aux peintres de mœurs, aux esprits satiriques, ces nombreux et courageux hobereaux qui ne prirent ou ne reprirent la cocarde blanche et les épaulettes qu'après les deux restaurations. Ne les cherchons point : ils sont les premiers à se faire reconnaître : un air de matamore, des épaulettes brillantes sur un frac usé, des idées et un langage renouvelés du bon temps où l'on jouait la *Passion* et les *Mystères*... : voilà ces messieurs. On les trouve partout. Ici nous ne les verrons qu'au *Café Valois* qui leur doit sa renommée. Répétant dans ce Café le ta-

bleau burlesque de la *petite Provence des Tuileries*, ils contribuèrent puissamment dans leur jeunesse à gagner les plus célèbres batailles... Ils forcèrent des forteresses imprenables, franchirent des ravins qu'on n'avait jamais franchis, surprirent des camps entiers; et, sans l'intrigue des courtisans, sans l'ingratitude du prince, ils auraient été faits lieutenans-généraux ou maréchaux de France. Tel est leur langage.

Roland, Bayard, Turenne n'étaient pas toujours sous les armes. Nos hobereaux ne peuvent pas toujours battre des armées; ils doivent d'ailleurs se tenir au courant des affaires politiques du siècle maudit qui les oublie. Alors, assis devant la table où est servi le verre d'eau ou la bavaroise, ils s'instruisent avec la *Quotidienne*, la *Gazette de France*, le *Journal des Débats*, ou s'égaient avec les *Méditations soporifiques* de M. de Bon..., les *Réquisitoires*

poétiques de M. M...y (1), les *Ouvrages romantiques* de M. de Ch..., la *Correspondance amphigourique* de M. Fiev... et les *Feuilletons Anacréontiques* de M. l'abbé Fel...

Nous n'abandonnerons point ce sujet sans rapporter une petite pièce de vers, qui nous a été inspirée par un *incident* dont nous avons été les témoins :

LE CAFÉ VALOIS. — *Épigramme.*

Nous voilà ; que faut-il à monsieur le marquis?
Chocolat ou café, beefstecke ou bavaroise,
Ou tranche de veau de Pontoise ?
S'il veut prendre un sorbet, nous en avons d'exquis.
— Messieurs les conscrits de l'an dix,
Vous aurait-on payés, du Corse bons apôtres,
Pour vous jouer ainsi d'un homme tel que moi?
Ne savez-vous pas que nous autres,
Chevaliers d'outre-mer et gens de franc-aloi,
Ne prenons que l'argent du Roi ?

---

(1) Poétiques discours du Cicéron Gaulois.

CAFÉ LEMBLIN,

Au Palais-Royal.

Si rien au monde n'est aussi pitoyable que les prétentions ridicules, s'il n'y a pas assez de traits satiriques pour repousser les *inutiles importans* qui fatiguent nos oreilles et nos yeux, il ne faut pas craindre de prodiguer la louange à ceux qui l'ont méritée; c'est une récompense et un encouragement : et quels hommes en furent plus dignes que la plupart des habitués du *Café Lemblin ?*

Ce sont de braves militaires, restes précieux des plus belles et des plus redoutables armées; ce sont des officiers à la demi-solde, des officiers décorés ou blessés, des officiers en activité, qui

furent aussi intrépides en Égypte, en Italie, en Allemagne; en Espagne et en Russie, que dociles et résignés à *l'armée de la Loire* surnommée par nos ennemis mêmes *l'armée de la Gloire*; enfin qui se montrèrent paisibles citoyens dans leurs foyers, lorsque la justice et la bonté du souverain n'avaient encore rien fait ou avaient peu fait pour eux.

Si nous avons rendu dans l'article précédent un juste hommage aux vrais et vieux guerriers français, nous dirons avec une même équité : honneur ! à jamais honneur et admiration aux héros que la patrie porte dans son cœur, et qu'elle peut montrer à ses amis comme à ses ennemis !

CAFÉ DES MILLE COLONNES,

Au Palais-Royal.

Qui n'a point vu le *Café des Mille Colonnes !* Qui ne s'est point passionné pour la *belle Limonadière* ? Quel est le velche nouveau qui n'a point entendu parler de ce célèbre Café.

Assise sur son trône que l'art s'est épuisé à embellir et qu'entourent tous les genres de richesses, la belle limonadière reçoit, avec cette grâce enchanteresse qui a fatigué les cent voix de la renommée, les hommages et l'argent de ses nombreux admirateurs que chaque soir ramène et renouvelle. Son large comptoir suffit à peine pour contenir tous les tributs. Le millionnaire, l'homme de lettres, le brave, le marquis de la Jo-

bardière, le magistrat, le charlatan, le grand seigneur, M. Frontin, le jeune homme, le barbon, l'élégant, le rustre s'approchent tour à tour, et déposant sans regret l'or ou l'argent dont ils veulent ou peuvent disposer, se retirent contens, si leur offrande a été reçue avec un doux sourire.

Depuis vingt-ans la belle limonadière tient le sceptre de la beauté et la cuiller à punch ; depuis vingt ans elle fait le bonheur de ses admirateurs nombreux, et quoique huit lustres s'élèvent sur sa tête, tous les soirs elle réunit encore en sa personne la jeunesse, les grâces et les ris.

CAFÉ DES AVEUGLES,

Au Palais-Royal.

Ce lieu bruyant se ressent encore de l'époque où il acquit sa populaire célébrité. Cette époque est remarquable; ce fut celle où circulèrent les *assignats*, les *mandats* et les *bons territoriaux*.

MM. les *agioteurs*, qui s'occupaient de leurs affaires dans le voisinage du trésor public, sur la petite place du Perron, dans la rue, près d'une borne, au café, partout où il y avait un emplacement assez grand pour deux personnes, le vendeur et l'acheteur, ne refusaient point de se délasser de leurs estimables spéculations, et le *Café des Aveugles* était pour eux la *terre promise*. Délicats comme on sait, ils aimaient les

liqueurs fines, l'excellent café, la bonne musique, les filles honnêtes : ils trouvèrent tout cela au *Café des Aveugles*.

MM. les *agioteurs* ont perdu ce nom qu'ils avaient rendu fameux ; ce sont maintenant des *courtiers marons* ; mais ils ne prospèrent pas moins dans les opérations mercantiles auxquelles on a rabaissé leurs talens.

Considération publique ! qu'y a-t-il de commun entre toi et un habitué du Perron ou des environs de la bourse ? Rien, sans doute.

Gagner de l'argent, passer ses momens de loisir à la taverne, jouir d'une réputation colossale dans les bazars et dans les tripots du Palais-Royal, voilà l'ambition de mes héros ; ils la méritent, et elle ne les fuit point. Suivons ces hommes d'une utilité non équivoque, ces amis d'une gaîté toute particulière, au travers de la foule qui roule en flots pressés au *Café des Aveugles*. Ils poussent, coudoient, ar-

rivent et se placent. Le café, le punch, la bière, les liqueurs fortes leur sont prodigués. Ils savourent ces liquides salutaires, et goûtent en même temps tous les plaisirs délicats. Leur voix sonore exprime leur paisible joie ; leurs mains vigoureuses se portent voluptueusement sur les charmes de leurs décentes compagnes. En si bonne compagnie l'amour est bientôt communicatif...

Mais l'heure de se retirer se fait entendre, et de robustes bras enlèvent ceux qui ne veulent ou ne peuvent sortir.

CAFÉ MONTANSIER,

Au Palais-Royal.

Nous ne rappellerons que sommairement ici les titres du *Café Montansier* à une célébrité qu'aucun autre établissement de ce genre ne pourra jamais rivaliser. Célèbre, lorsqu'il était une jolie salle de spectacle; célèbre, lorsqu'il vit la mémorable lutte des Ravel et des Forioso; célèbre après le 20 mars, par les chanteurs-improvisateurs qui firent retentir ses échos de leurs refrains énergiques; plus célèbre encore par les combats que livrèrent à ses glaces de fameux gardes... Mais aujourd'hui le *Café Montansier*, devenu *Café de la Paix*, a mérité, obtient et conservera un genre de célébrité que ne lui reprocheront pas

les *ultra* de la rose blanche et de la rose rouge; cette célébrité heureuse mérite une favorable mention, et nous la lui accordons bien volontiers.

Sous la direction de nouveaux administrateurs, le *Café de la Paix* est digne de fixer la curiosité publique, tant par la richesse de ses décorations, œuvres brillantes des premiers artistes de la capitale, et dont chaque partie représente un sujet différent, que par les dorures et les trois rangs de loges garnies de glaces.

Les travaux d'embellissement ont été exécutés, sur les dessins d'un architecte avantageusement connu, par Bailly, peintre du gouvernement.

Puissent la *Paix* et la *Fortune* protéger le Café ouvert sous leurs auspices!

CAFÉ BOREL,

Au Palais-Royal.

M. Borel peut s'écrier avec M. Francaleu, le premier en parlant de la révélation subite de ses talens pour la *ventriloquie*, et le second de la venue intempestive de son génie poétique :

Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.

En effet, M. Borel pouvait bien avoir cet âge, lorsqu'il réunissait ses amis dans la cour de son petit Café, avenue de Neuilly, où il végétait, pour confier à leur discrétion les essais de son engastrimisme naissant.

Les amis, qui sont assez portés à l'indulgence, ne furent que justes cette fois. Ils encouragèrent M. Borel, et lui pré-

dirent les plus grands succès. M. Borel vint s'établir dans une cave du Palais-Royal; et là, il lutta bientôt de vogue avec le célèbre Fitz-James qui occupait plusieurs des riches salons du Palais-Royal, et qui, né, dit-on, *incognito*, non dans une crèche, mais dans un berceau doré, conserva toute sa vie l'heureuse insouciance des enfans de l'Amour et du Plaisir. Fitz-James sacrifia toujours à ces divinités charmantes à qui il dut la naissance, et qui le dotèrent d'excellentes et aimables qualités.

La vie de Fitz-James fut celle d'un épicurien, sa fin fut d'un héros.

Lors du siége de Paris, en 1814, Fitz-James répondit à la voix de la patrie en pleurs. Soldat-citoyen et plein du plus noble enthousiasme, il marche en simple tirailleur, brave le danger et immole nombre d'ennemis. Blessé, il se bat encore; renversé sur ceux qu'il a vaincus, il porte un coup mortel à un Prussien

qui osait l'insulter. Un gros de soldats de cette nation l'aperçoit, et vingt coups de feu terminent le sort de celui dont toutes les blessures étaient mortelles.

Noble Fitz-James, tu n'es point mort pour la postérité !

M. Borel n'oublia pas qu'il se devait tout entier à son établissement qui cependant perd de jour en jour de sa célébrité et de son importance. Il n'y a plus que quelques provinciaux bien lourds et bien niais, qui se laissent tromper par une illusion dont Paillasse fait sa menue monnaie sur les quais et sur les places.

CAFÉ DE FOI,

Au Palais-Royal.

Semblable au roc au pied duquel vient se briser la vague écumante, le *Café de Foi* a vu des rivaux et des ennemis chercher à lui ravir la faveur publique dont il était l'objet, et qu'il avait méritée. De bout et florissant lorsque ses concurrens ont disparu ou végètent dans l'obscurité, ce célèbre Café est encore aujourd'hui ce qu'il fut jadis, et ce qu'à l'avenir il sera sans doute. Un local magnifique, une noble tenue de maison, une politesse exquise de la part des maîtres et des subordonnés, un service prompt, exact et réglé, des objets de consommation parfaits : voilà ses moyens de séduction et les causes de sa propérité. Imitez-le, vous

qui prétendez le rivaliser ; cherchez à partager et non à lui enlever nos suffrages : c'est à ce prix que sont notre faveur et une vogue méritées.

CAFÉ DU SAUVAGE,

Au Palais-Royal.

Le Sauvage apprivoisé qui fait tant de bruit, de contorsions et de grimaces pour l'amusement des provinciaux, ses admirateurs fidèles, et pour le débit de ses liqueurs, demanda au prince Joseph *Cabris* (que nous avons vu, pour la bagatelle de dix centimes, briller à Paris avec les ornemens de sa dignité indienne de grand juge), l'autorisation de se marier.

Son altesse tatouée l'accorda et en donna gracieusement avis par cette missive datée du spectacle des Acrobates, boulevart du Temple :

« Imperceptible sujet du grand roi » dont je suis l'auguste gendre, j'ac- » cueille en bon prince la demande que

» vous avez eu la hardiesse de m'adres-
» ser, franche de port, par la petite poste
» de Paris, et je daigne vous autoriser
» à prendre en légitime mariage, ou au-
» trement, une femme de votre nation. »

Cette lettre donna lieu à la réponse que l'on va lire.

« Mon Prince,

« Afin de remplir vos sacrées volon-
» tés, j'ai parcouru Paris et nombre de
» villes à vingt lieues à la ronde, et je
» n'ai pu encore, le croirez-vous, rencon-
» trer une femme sauvage! »

Le prince Cabris ne changeant point facilement de volonté, le sauvage du Palais-Royal est encore garçon.

CAFÉ DE L'EUROPE,

Au Palais-Royal.

Je parie que le propriétaire de ce Café est un mauvais plaisant, un mistificateur renforcé ! Je prouve. On lit sur l'enseigne *Café de l'Europe*, ce qui se traduit ainsi en langue vulgaire : Café ou se réunissent en plus grand nombre les habitans des *quatre* ou *cinq* ou *six* parties du monde (si l'on admet le *monde maritime* de M. *Walkenaer*) qui se trouvent à Paris. Or comme je n'ai jamais remarqué dans ce Café plus d'une dixaine d'individus à physionomie parisienne (physionomie très remarquable), je dis de nouveau : le maître du Café s'est moqué de nous... Pour mon compte, je le lui pardonne ; mais si je prends jamais du café chez lui, que ce café ne soit point une mistification... J'ai dit.

CAFÉ DU CAVEAU, OU DE LA ROTONDE,

Au Palais-Royal.

Un des plus anciens cafés du Palais-Royal, un des plus beaux et des plus fréquentés, c'est le *Café du Caveau ou de la Rotonde*. Il est orné des bustes de quelques-uns de nos premiers musiciens, Lulli, Gluck, Philidor, Sacchini, Piccini, etc. Quatre belles vues prises de différens sites d'Ermenonville font encore remarquer ce Café, le seul de Paris où le génie de la peinture semble s'être reposé un moment et avoir laissé des traces dignes de lui.

Les propriétaires ont fait établir, il y a vingt ans, dans le jardin, un pavillon très élégant où, pendant l'été, les amateurs

se plaisent à respirer l'air rafraîchi par le jet d'eau du bassin qui n'en est pas éloigné, et à jouir de l'agréable coup d'œil du jardin et des galeries du Palais-Royal. Le grand air, une belle vue, un moka divin, en voilà assez pour recommander le *Café et le Pavillon du Caveau*.

CAFÉ DES ÉTRANGERS,

Au Palais-Royal.

On m'a dit, et cela me suffit, que le *Café des Étrangers* n'est que l'antichambre d'une *salle de danse*, d'un *sérail* et d'un *salon de jeu.*

S'il est vrai qu'il réunit ces affreux auxiliaires (car les nymphes du bal doivent être des bacchantes), jeunes gens, hommes désœuvrés, provinciaux crédules, fuyez ce café dangereux; autrement votre honneur, votre santé, votre fortune seraient perdus sans retour.

Qu'on ne m'accuse pas de provoquer le mal en le faisant connaître : je suis le phare qui préserve du danger en l'éclairant.

CAFÉ SERVANT,

Au Palais-Royal.

Tout est beau, noble et brillant dans ce Café protégé par les plus jolies femmes et par les jeunes gens du meilleur ton qui s'y rendent en foule.

Nouvellement établi, le *Café Servant* a voulu rivaliser avec les plus célèbres cafés du Palais-Royal, et cette tentative a été couronnée d'un plein succès.

Loin de déclamer contre le luxe de ces maisons fréquentées par les classes intermédiaires de la société (et combien n'en compte-t-on pas depuis les plus abjectes jusqu'aux plus distinguées?), nous applaudirons au contraire à cet aimable désir de plaire qui fait multiplier les sacrifices.

Récompensons de si généreux sentimens d'abord par une contribution pécuniaire, chose essentielle, ensuite par ce petit avis qui a bien aussi son mérite : Messieurs les limonadiers, enchantez-nous, donnez du bon ; mais ne vous ruinez pas.

CAFÉ SABATINO,
CI-DEVANT CORRAZA,
Au Palais-Royal.

Je ne m'étais point rendu au *Café Sabatino* qui depuis long-temps jouit d'une réputation colossalle pour ses excellentes glaces et pour ses liqueurs fines, afin de recueillir quelques-uns de ces traits dont je suis si avide, et que je prendrais de toute main, si toutes les mains par le temps présent laissaient échapper de ces vérités vigoureuses toujours utiles et dont le besoin se fait de plus en plus sentir : les Fontenelle sont en grand nombre : ils ont les mains pleines de vérités, mais ils ne les ouvrent pas.

Absorbé dans mes rêveries, j'en fus

distrait par le dialogue que je vais rapporter. Un des interlocuteurs, qui paraissait âgé d'environ trente-six ans, était vif et animé. Son œil d'abord doux et agréable devint étincelant et dur. Tout son corps livré à des mouvemens convulsifs involontaires annonçait une âme profondément émue, un cœur cruellement ulcéré. L'autre personnage à peu près du même âge était réservé, et ne montrait que la sensibilité d'un ami raisonnable.

Tu es heureux dans ton malheur : quoi! ta philippique contre celui que tu appelles ton *bureaucrate* ne t'a attiré aucune méchante affaire ? — De quelle espèce ? — De celles que l'honneur offensé... — Aucune. — Je t'en félicite. — Et moi nullement. J'aurais voulu qu'après m'avoir arraché ma place, il m'arrachât encore la vie... Maître de la sienne... — N'achève pas, tu t'abuses. — Je m'abuse ! Si je n'avais pas craint les

suites d'un ressentiment caché... un de ces abus de pouvoir... — Tais-toi, ou parle plus bas. — Je l'aurais ouvertement provoqué. Au surplus il n'ignore pas mes sentimens à son égard ; je les ai fait connaître à un homme plus puissant que lui... J'ai lu ma satire à plusieurs de mes anciens camarades... Ses amis la connaissent... Chaque fois que je l'ai rencontré, mon œil menaçant l'a averti de tout ce que j'éprouvais à son approche ; plus d'une fois ma bouche a prononcé ce mot qu'il savait bien être adressé à lui seul : misérable ! — Tu es hors de toi... Partons.

En effet les deux interlocuteurs se retirèrent ; tout en blâmant la violence du ressentiment dont j'avais entendu l'expression, je plaignis la victime, et je me dis : Heureux celui qui peut pardonner : ce n'est point un dieu, mais c'est plus qu'un homme.

A peine étais-je sorti du café, que le

garçon qui me suivait me remit un papier que j'avais, disait-il, laissé tomber. Je reçus ce papier avec indifférence, le garçon s'éloigna, et lorsque je fus seul, je pris connaissance d'une espèce d'histoire assez singulière et qui sans doute ne déparerait pas un tableau de nos mœurs. L'auteur employé supprimé et poète ne pourra s'affliger de la publicité donnée à ses plaintes et à ses vers; publicité qui ne le compromet point, et dont le lecteur me saura quelque gré.

LE BUREAUCRATE,
OU LE TYRAN SUBALTERNE.

PRÉLIMINAIRES.

Après avoir perdu ma femme morte à vingt-quatre ans, et avant elle ma fortune, comme *Bias*, n'ayant plus que

mon manteau, mais devant penser à l'avenir pour deux jeunes enfans, ma seule consolation dans mes peines, je tournai mes regards vers les administrations publiques de Paris, car j'avais refusé une commission d'aide-garde-magasin aux armées d'Allemagne, et je résolus de commencer une nouvelle carrière dans les bureaux du ministère de**; privé de toute protection, je fus admis comme *surnuméraire*. Pendant trois mois que dura cette espèce de noviciat, je reçus de l'administration de légères indemnités. Deux mois après, j'obtins un traitement de 900 fr. en qualité d'expéditionnaire auxiliaire au cabinet du ministre. Mon zèle et mon activité intéressèrent en ma faveur les deux secrétaires de son excellence, à laquelle j'eus le bonheur de ne pas déplaire. Six semaines ne s'étaient pas écoulées depuis mon admission au cabinet, que j'étais expéditionnaire avec 2000 fr. d'appointe-

mens. Je ne l'étais cependant que de droit, car les secrétaires me faisaient partager le travail de leur rédaction.

De fait j'avais succédé au rédacteur du cabinet, qui recevait un traitement de 4500 fr.; je touchais les gratifications sur ce pied, et j'avais la *certitude* d'être rédacteur en titre, lorsque les événemens de 1814 boulversèrent le ministère. Je fus supprimé avec quatre-vingts autres employés.

Le nouveau ministre voulut bien cependant me rappeler six semaines après ma suppression. Je rentrai dans l'administration avec 1200 fr. de traitement et le titre d'expéditionnaire; *c'était une grande faveur*. Je fis partie de la division de M. M....n, homme de lettres, ancien administrateur, auteur de plusieurs ouvrages importans sur les administrations militaires, et poète distingué. Ce digne chef que je n'avais pas l'honneur de connaître, me traita avec une rare bien-

veillance, je dus à ses bontés de figurer sur les états, dès le premier mois de ma rentrée, comme sous-chef rédacteur aux appointemens de 2400 fr. Le vingt mars 1815 arriva, et je fus compris dans une réforme de soixante employés tant anciens que nouveaux.

Plusieurs mois après la seconde restauration, je reparus au ministère dans mon emploi de rédacteur, mais avec 3000 de traitement.

C'est de cette époque que se signale de nouveau la fatalité qui m'avait déjà cruellement maltraité, et qui me donnera sans doute encore de nombreuses marques de sa triste prédilection.

Depuis un an j'étais rédacteur dans la division du sieur L*** B*** ANCIEN EXPÉDITIONNAIRE du ministère dont il était devenu, on ne sait trop comment, l'un des CHEFS : tout à coup ce monsieur s'aperçoit que je n'entends rien à l'administration, que je n'ai pas le *style admi-*

nistratif... Il ne prend point la peine de me le dire, mais il prend celle d'en informer S. Exc., et par suite de me faire expédier ma lettre de réforme.

Je croyais que ma place était supprimée, point du tout ; le matin même de ma sortie, elle était occupée par un *ancien fonctionnaire public* qui se trouva être, par hasard, *l'ami intime* de ce chef officieux dont je ne suis ni une des premières ni une des dernières victimes. (1)

---

(1) Quelques exemples de mon temps.

M. P***, rédacteur depuis quinze ans, homme dont le caractère et le talent méritaient des égards, eut le malheur, par suite d'une réorganisation de bureau, d'être placé dans la division de l'*expeditionnaire* devenu *chef*. Chaque jour depuis cette époque, son travail était ou biffé entièrement ou chargé de ratures. Voilà depuis quinze ans, me disait-il un jour, les premières corrections qui aient été faites

Je n'ai point mérité ma suppression, tous les employés du ministère le savent J'ai toujours honorablement rempli mes devoirs pendant cinq mois comme expéditionnaire, et pendant cinq ans comme rédacteur soit de fait soit en titre. Dans cet espace de temps, je n'ai

---

sur mon travail, et cela me cause un chagrin que je ne puis surmonter. Cet excellent employé père de six enfans, dont l'aîné n'avait pas quatorze ans, a été supprimé peu de temps après moi.

M. M*** J*** homme de lettres, rédacteur au Journal *** dut aux ratures sans nombre de l'*expéditionnaire* devenu *chef* cette note foudroyante du M.... *supprimer sa place*: en effet M. M*** J*** ne tarda pas à être réformé.

Deux jeunes protégés du ministre restèrent rédacteurs, parce que les corrections perfides du *bureaucrate* changèrent les dispositions bienveillantes dont ils devaient être l'objet. L'un d'eux qui dut à cet homme la perte de sa place

été ni feint d'être *malade*, jamais je n'ai eu d'*affaires de famille*, ou autres qui m'aient porté à demander un congé. Chaque jour j'arrivais à l'*ouverture des bureaux*, et je n'en sortais pas avant l'heure fixée pour le départ, *je ne visitais point mes camarades*, je n'avais

---

tomba malade de chagrin : heureusement le ministre en fut informé et le reprit dans ses bureaux.

M. M...r, homme de lettrse, ancien magistrat, rédacteur d'une autre division, obligé de travailler pendant quelques jours avec le héros de ma satire, dit en le quittant. Vingt-quatre heures de plus avec lui, et je donnais ma démission.

M. R*** littérateur distingué, sous-chef et employé depuis vingt ans dans l'administration, dont le travail était estimé du ministre, vit souvent sur sa correspondance l'empreinte de la griffe du bureaucrate malencontreux.

Tous ces faits sont exacts, je les ai vus, de mes yeux vus, et je les affirme.

jamais de discussion avec mes chefs, et encore moins avec mes égaux ou mes inférieurs. Je n'étais ni courtisan ni intrigant... Et cependant j'ai perdu un emploi que je ne devais qu'à mon travail, et je ne l'ai perdu que par les machinations d'un homme qui n'avait qu'à se louer de moi. O indignation! Puissent quelques traits du poète venger le malheureux employé, et faire subir au *Python* de bureau, le sort du monstre qui expira sous les coups du dieu de la lumière.

SATIRE.

Facit indignatio versum.
Juvén., sat. 1, *vers* 63.

Vous qui du bel esprit courez tous les hasards,
Généreux courtisans du souverain des arts,
Vainement vos travaux brillent de sa lumière,
Auteurs ingénieux, votre erreur est grossière,
Si même parvenus au sommet d'Hélicon
Vous aspirez au rang de commis en second.

Qui peut plus pourra moins, c'est le commun proverbe.
Vous l'alléguez à tort : fussiez vous un Malherbe,
Ou du brillant Voltaire imitateur parfait,
L'administration vous trouve à l'alphabet.
De la prose et des vers législateurs habiles,
Lorsque si finement ils distinguaient les styles,
Quintilien, Horace, et parmi nous Boileau
Omirent d'y classer le style de bureau.
Sur ce fait seul se fonde un grave *bureaucrate*,
Dont la langue perfide et la perfide patte,
Me fraudant d'un emploi qui faisait tout mon sort,
M'ont à la fleur des ans presque frappé de mort.
Sans scrupule d'ailleurs, l'assassin hypocrite
N'attaque mes esprits, mes mœurs ni ma conduite ;
Il accorderait même à mon esprit rétif
De saisir plus d'un ton ; mais l'adminitratif
N'est point du tout mon fait. Il le décide en maître
Depuis dix-huit hivers payé pour s'y connaître.
L'employé qui, riant du techniqne un peu vieux,
Correct en son travail, n'y sait être ennuyeux,
Cruellement puni d'une innocente audace,
Perd au moins le repos s'il conserve sa place.
Ce n'est pas mon malheur que seul ici je plains ;
De plus dignes que moi tels furent les destins.
Rebelles aux décrets du tyran subalterne,
Ils ne pâlirent point devant son style terne.

Ce fut là tout leur crime. Un rapport spécieux
Couvrit de leur renvoi le motif odieux.
Eh quoi! le seul penser que ta place perdue
Plongerait dans le deuil ta famille éperdue,
N'attendrit pas ton cœur, n'arrete pas ta main
D'un père et de ses fils prête à ravir le pain?
Ah! tremble que l'abus d'un pouvoir éphémère
Du juste ciel sur toi n'attire la colère.
Dans un siècle, je crois, peu fait pour les tyrans,
On brave les petits quand tombent les plus grands.
Dupe de ses détours, l'intrigante imposture
Fuit devant le flambeau d'une cour sage et pure.
Tes pareils sont perdus. Nous vivons sous un roi
Pour qui le bien public est la suprême loi;
Il excuse l'erreur, fulmine l'injustice
Et d'un regard profond pénètre l'artifice.
Sous cet auguste abri j'affronte impunément
Tous les lâches efforts de ton ressentiment.
C'est à toi de trembler : fort de ma conscience,
Je lutterai sans cesse, et ma juste vengeance
Ne peut voir à la fois tout son espoir déçu.
Pour prix du coup affreux que de toi j'ai reçu,
J'aurai du moins armé l'opinion publique
Contre ton sot esprit et ta conduite inique :
Poursuivi de ma haine, et flétri dans mes vers
Tu ne m'échapperas qu'aux portes des enfers.

CAFÉ CORINTHIEN,

Cour des Fontaines, près du Palais-Royal.

Le grand *Camérani*, ce célèbre semainier perpétuel de la Comédie-Italienne, qui demandait si naïvement si les *acteurs* ne pourraient pas se passer des *auteurs*, épuisa son génie à composer un potage qui ne coûtait que *soixante francs* par personne ; le philantrope qu'une simple et heureuse idée a rendu immortel, M. le comte de *Rumfort* à qui les indigens doivent la soupe connue sous son nom, et dont le prix est de *deux sous*, se verront éclipsés sans doute par le *cuisinier-chimiste-anonyme* (où la modestie va-t-elle se nicher ?) qui a récemment *inventé* un potage renouvelé...

des Espagnols, l'*olla podrida*, et qu'il nomme *sopa d'olla podrida*, parce qu'il est composé des sucs de quarante substances différentes en viandes, volailles, gibier, poissons et légumes ; du salep de Perse que les orientaux regardent comme le réparateur infaillible des forces épuisées ; de sagou, des semouilles, du macaroni, de la tortue d'Amérique, etc.

Ce potage merveilleux destiné aux *pauvres riches* pour ranimer leur palais ou leur goût blasé, ne coute que la bagatelle *d'un franc ;* ce qui altérerait quelque peu la vérité du proverbe :

Non licet omnibus adire Corinthum.

Immortel *Beauvilliers*, si vous n'étiez point mort, on vous dirait assurément ce que la renommée répète au fameux *Grimod de la Reynière*, dans la supposition qu'il soit encore vivant : *pends-toi !* tu n'es point l'auteur de la *sopa d'olla podrida.*

CAFÉ BOUDIGNOT,

Cour des Fontaines.

Le capitaine Victor *** dont j'entretiens mes lecteurs à l'article du *Café Militaire*, me saisit par le bras au moment où je passais près du café Boudignot. Une côtelette ici, me dit-il en me faisant entrer dans ce café, et je te montrerai quelque chose qui te surprendra agréablement.

Quand Victor parlait d'une côtelette, il sousentendait un déjeûner complet (remarque essentielle par le temps qui court). Après avoir déjeûné avec lui, il était impossible de dîner.

Nous déjeûnons comme deux bons et anciens camarades : un militaire et un auteur ne reculent jamais devant une

table bien servie. Après le déjeûner, Victor me fait observer les habitués. Ces messieurs, me dit-il, ne font pas la contrepartie des *pékins* (c'est un terme de caserne, on le lui pardonnera sans doute) du *Café Militaire*. Voilà de vrais membres de la légion d'honneur, de braves guerriers, d'estimables courtisans de Plutus. La belle maîtresse de la maison mérite les hommages qu'ils lui adressent. S'il y a de plus brillans cafés, ce dont je doute, il n'y en a pas où l'on soit mieux ni plus agréablement traité.

Je partage ton opinion, lui répondis-je; mais je n'oublie pas que tu voulais exposer à mes regards quelque objet digne de les fixer... Observation juste, reprit Victor, ouvre les yeux et vois.

Victor alors déroula la gravure lithographiée de M. *Charlet*, et dont le sujet est deux militaires de la vieille garde défendant leur drapeau; l'un d'eux couvert de blessures saisit son camarade à

bras-le-corps, et veut mourir sous sa protection ; l'autre, le bras gauche en écharpe, blessé à la main droite, l'œil étincelant, se met en défense contre une compagnie d'Anglais commandée par un jeune officier qui s'avance protégé par leurs fusils, et qui, à la faveur de cet abri, a déjà furtivement donné plusieurs coups d'épée au guerrier mourant.

Cette gravure, m'écriai-je, est dans son genre un chef-d'œuvre : c'est du *Carle Vernet* tout pur. Les compositions lithographiques de ces deux artistes sont dans les cabinets de tous les hommes de goût, où l'on voit aussi celles de M. *Marlet*, bien digne de leur être associé.... Mais voilà des vers au bas de la gravure que tu me montres ; lisons :

Petit donneur de coups d'épée,
Tu n'as point fait une équipée,
Et ta bravoure est à propos :
Frappe, frappe ces deux héros ;
Ils sont blessés : leur noble vie

Fuit avec leur sang généreux :
Mais l'un te regarde en furie.
Ne sors pas des rangs, malheureux :
Ta mort est écrite en ses yeux.

Ami, me dit Victor, point de censure : ces vers sont de situation, ils ont coulé de source.

C'est l'ouvrage du cœur et du patriotisme.

CAFÉ DU CAVEAU MONTESQUIEU,

Passage de ce nom.

POURQUOI ce café n'obtiendrait-il pas une mention de nous? Nous citons volontiers le bon et le mauvais. A la vérité, par le blâme ou l'éloge nous fixons l'attention de nos lecteurs qui, selon leurs goûts ou leurs habitudes, donnent la préférence à tel café bien famé, ou à tel autre qui n'a pas le même genre de célébrité.

Pour cette fois, nous ne dirons rien directement ni indirectement du mérite du *Café du Caveau Montesquieu*. Nous ferons connaître simplement ce qui s'y passe : à l'enseigne on jugera.

Peu de monde dans le jour ; le soir, musique vocale et instrumentale ; orches-

tre et chœurs à ébranler par fois l'édifice; grand concours d'amateurs des deux sexes ; lieu de rendez-vous donnés et reçus par *certains* coureurs d'estaminets à *certaines* promeneuses du Palais-Royal; tableaux voluptueux ou bacchanales, comme on voudra.

C'est dans ce caveau ou plutôt dans cette cave que l'on peut dire :

Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

CAFÉ DES AMÉRICAINS,

Passage Montesquieu.

Félix Nigaudinos avait vu, lors de son premier voyage à Paris, les amateurs se porter en foule au *Café des Américains*, et des flots de curieux qui ne pouvaient entrer, inonder les alentours.

N'ayant pu satisfaire alors son avide curiosité, Félix Nigaudinos, à son second voyage entrepris six semaines après le premier, passa près de ce café. Six heures sonnent : huit ou dix amateurs sont occupés à regarder par l'ouverture des ferrures, car suivant l'usage, les rideaux étaient tirés. Pour le coup, se dit-il à lui-même, je la verrai cette fois-ci : on la dit belle... belle comme un... bel astre. Il s'approche d'un ama-

teur qui répond à ses questions sans se déranger. « Monsieur ! — Hein ! — Y est-elle ? — Pas encore. — Bon. Monsieur ! — Quoi ! — Quand vous aurez vu, après vous, s'il vous plaît ».

Dans ce moment deux personnes sortent du café. L'une des deux dit à l'autre : elle descend ; mais ce n'est plus la même. Quel malheur, dirent les curieux, et tous se retirèrent. Quel malheur, répéta Nigaudinos en partant, j'étais le premier après ce monsieur.

CAFÉ DES MILLE PILASTRES,

Rue de Richelieu, près de celle Traversière,

Rien n'est joli comme ce café où les glaces, en très grand nombre, multiplient à l'infini des pilastres très élégans. Le café des Mille-Colonnes au Palais-Royal, dont celui-ci est la contre-partie, n'est pas plus agréable. Une chose curieuse, et qui n'existe que dans cet établissement, c'est un comptoir tout en glaces nues. Oserai-je le dire! à mon âge je me suis moins occupé du coussin de velours dont l'intérieur est orné, que de deux petits pieds que j'ai vus s'y poser mollement... O mes amis! qu'un petit pied est une jolie chose!

Situé sur une place ou au coin d'une grande et belle rue, le *Café des mille Pilastres* attirerait tout Paris... c'est beaucoup dire, et ce n'est pas trop.

CAFÉ MINERVE,

Rue de Richelieu, près du Théâtre-Français.

Quelle analogie peut-il y avoir entre un café et la déesse de la sagesse? Je me serais laissé frapper le front avec un marteau, et on me l'aurait ouvert comme à Jupiter; que, loin d'accoucher aussi heureusement que le maître des dieux, j'aurais fait la plus sotte figure qu'il soit possible d'imaginer. Heureusement une certaine brochure me tombe sous la main: c'est le génie de M. Ledoux qui répondra à la question de l'analogie.

« M. Ledoux a, comme tout Paris le sait, l'entreprise générale des succès. La réussite de toutes les pièces nouvelles lui est confiée, et rarement il arrive que le

sort trahisse sa bonne volonté. Cinq heures viennent de sonner : suivons cet illustre chef au *Café Minerve*. Tout son bataillon s'y rend successivement. Les nouvelles recrues sur lesquelles il ne compte que faiblement, sont envoyées aux théâtres dont la conduite est la plus facile ; les vieux tactitiens, dont il connaît le zèle, les poumons et les mains, l'accompagnent au Vaudeville, du moins quand une pièce nouvelle un peu douteuse réclame un puissant appui.

» La toile se lève, et le général placé au milieu du parterre reconnaît d'un coup-d'œil tous ses combattans disposés en grouppe autour de lui. On chante le couplet d'annonce ou le premier couplet de la pièce : quelques spectateurs désintéressés le trouvent un peu niais, et semblent disposés à murmurer. Aussitôt le commandant laisse partir un grand éclat de rire : tous les soldats rient à l'unisson. Ses larges mains se rapprochent :

tous les *hommes de peine* mettent leurs battoirs en mouvement : ainsi de suite jusqu'à la fin de la pièce. Si quelques sifflets se font entendre, ils sont étouffés sur le champ par une masse imposante de nouveaux stentors, qui font retentir la salle de *bravo* nombreux et nourris : le succès est décidé. Il ne reste plus qu'à savoir le nom de l'auteur. Dix minutes de charivari font bientôt arriver un acteur chargé d'apprendre à ces messieurs ce qu'ils savent aussi bien que lui... Et voilà justement comme on vole aujourd'hui de succès en succès.

» Le lendemain le brave Ledoux se rend chez l'auteur... triomphant, pour y recevoir les remercîmens d'usage. Eh bien ! dit-il en entrant, je savais bien que cela devait aller comme sur des roulettes ; vous devez être content.

» Ces manœuvres savantes se reproduisent à tous les théâtres ; il faut pourtant que le Vaudeville en ait plus be-

soin que les autres ; car c'est lui qui en fait l'usage le plus habituel. »

Que vous semble, Messieurs, de la tactique de M. Ledoux ? N'est-ce point un homme sage que ce célèbre entrepreneur de succès, et le café qu'il fréquente n'est-il pas bien nommé ? Si le café que l'on prend dans cet établissement est bon, si la fortune du propriétaire s'augmente de jour en jour, pour M. Ledoux, pour les consommateurs, pour le propriétaire, j'amais café n'aura été mieux nommé.

CAFÉ DU THÉATRE-FRANCAIS,

Près du Théâtre, rue de Richelieu.

Entrons brusquement en matière, puisque nous n'avons rien à dire de ce café.

« Ah ! M. Lablée, vous vous êtes avisé en 1814 de faire une espèce de nécrologe des auteurs vivans, et vous vous êtes vanté d'échapper aux représailles ! nous verrons, nous verrons. »

C'était ainsi que s'exprimait à haute voix, et sans s'occuper de ses voisins, un vieillard dont le costume, le ton, les gestes et les mines sentaient le poète à dix pas à la ronde. Il reprit presque aussitôt :

« Ça, consultons mes notes. *Romances* : c'est ce qu'il a fait de moins mauvais. *Satires d'Young* traduites de l'anglais :

traduites est excellent : il ne sait pas un mot de cette langue. Les *Visions de Quévédo :* on ne peut mieux : de sa vie il n'a appris le portugais. La *Roulette* ou *histoire d'un Joueur :* aurait-il traité ce sujet *ex professo ?* Si j'ai bonne mémoire, les journaux..., oui, les journaux ont annoncé que le fils de l'auteur, après avoir touché la somme provenant de la vente de cinq cents exemplaires déposés dans divers magasins de librairie, au lieu de l'apporter à son père, monta au premier tripot, et la perdit... C'est un conte, écrivit M. Lablée, et personne ne le crut. *Edlinde*, roman : cette honorable personne, enfantée en 1750, élevée incognito et imprimée en 1815, eut une existence malheureuse; elle parut sous le voile de l'anonyme, ne put se produire en nul bon lieu, vécut dans la plus grande obscurité, et mourut vierge chez l'épicier.

Sic transit gloria mundi.

CAFÉ DU ROI,

Rue Saint-Honoré, au coin de celle de Richelieu.

J'ai vu ce café aussi brillant que fréquenté. Les Français et les Italiens s'y rendaient à l'envi, et le punch a plus d'une foi scellé l'union d'un peuple qui dominait le monde avec un peuple qui l'avait dominé. Les citoyens de la ville éternelle et ceux de la première capitale du monde se plaisaient à rappeler les plus doux et les plus honorables souvenirs, à présager les événemens les plus favorables : ils rêvaient la gloire et la prospérité...

Ce café n'est plus ce qu'il était. Quelques anciens et fidèles habitués s'y rendent encore. Ils sont silencieux, mélan-

coliques, farouches... On dirait que tout habitué qui leur est inconnu est un ennemi secret.

Plaignons-les, et tâchons de leur rendre la paix et la confiance.

CAFÉ DE LA RÉGENCE,

Place du Palais-Royal.

On m'avait dit : c'était dans le *Café de la Régence* que l'ami des mères, le fameux philosophe, l'écrivain supérieur, l'homme le plus malheureux sans l'avoir mérité, Jean-Jacques Rousseau enfin, se rendait chaque jour avec *Philidor*(1) pour faire sa partie d'échecs.

J'étais curieux de connaître ce café où un grand homme avait cherché quelques délassemens à ses travaux et quelques distractions à ses chagrins. Je me disais en chemin : Le maitre du café ou

(1) Auteur de la musique des plus jolis opéra comiques de l'ancien répertoire.

ses successeurs auront conservé l'échiquier qui servait à la partie journalière de cet homme célèbre ; ils se seront honorés eux-mêmes en marquant d'une distinction particulière la place où il faisait cette partie ; son buste décorera le lieu qu'il affectionnait ; ce lieu lui-même sera plein de son souvenir ; la tradition aura conservé bon nombre de ces mots heureux qui partaient si souvent de son cœur , de ces idées sublimes qui décelaient son génie : je trouverai encore plusieurs des hommes estimables qui l'ont connu : ils me parleront avec enthousiasme de ses vertus et de ses rares talens ; ils pleureront sur ses malheurs... Illusion trop-tôt détruite ! J'entre : un froid glacial me saisit ; j'éprouve une tristesse invincible en voyant dispersés ça et là des individus dont l'esprit est absorbé par les fadaises d'une gazette, ou qui, joueurs tout entiers à leur partie , laissent à peine échapper deux

ou trois quolibets, unique distraction des amateurs qui composent ce qu'on nomme le cercle ou la galerie. J'interroge un vieillard dont l'extérieur me séduit. Si j'ai connu le grand Rousseau, me répond-il ! Sans doute, mais je l'ai toujours trouvé trop mince pour sa taille démesurée : du reste, il se porte bien ; sa fabrique de bonneterie va à merveille. Je haussai les épaules, et m'éloignai d'un sot dont la mise décente et les cheveux blancs m'avaient bien mal-à-propos si favorablement prévenus en sa faveur.

Je ne vis rien d'intéressant dans ce café jadis fameux. Une femme ni bien ni mal était assise au comptoir ; la jeunesse et l'air des garçons me firent soupçonner, ce dont je m'assurai ensuite, qu'ils ne connaissaient que le grand Rousseau, marchand bonnetier. Je sortis en pensant qu'il est des établissemens pour lesquels, comme pour certains individus, un grand nom est un pesant fardeau.

CAFÉ DU COMMERCE,

Rue Saint-Honoré, près de la place du Palais-Royal.

Force gens ont crié : *Vive le Roi ! Vive la ligue !* Une bonne femme de campagne voulant, en présence d'un prince, la fleur des chevaliers français, faire entendre le cri de *vive le Roi !* cria par mégarde *vive l'Empereur !* Le prince qui ne trouvait, en rentrant à Paris après vingt-cinq ans d'absence et de malheurs, *qu'un Français de plus*, lui répondit en souriant : Vous avez raison, bonne femme, *il faut que tout le monde vive.* Si nous crions : *Vivent les hommes !* crions aussi : *Vivent les choses !* surtout celles qui font vivre les crieurs,

Je crie donc à haute voix, je crierai donc toujours : *Vive le commerce !*

Près du *Café du Commerce* est un lieu où je me rendais assez fréquemment il y a quelques années, et qui, s'il était en Espagne, serait bientôt visité par les sbires de la très-sainte inquisition, qui elle-même ne tarderait pas d'envoyer ses habitans ou *fréquentateurs*, et ce pour la plus grande gloire de Dieu, *ad patres*. En Portugal et au Brésil, il serait traité avec la même orthodoxie ; mais ses *fréquentateurs* seraient mis à mort avec *cruauté*. (1)

Avant de visiter ce lieu de réprobation, j'entrais volontiers au *Café du Commerce*. Celui qui en faisait les honneurs n'avait de sa vie compté plus de *six* personnes à la fois, par jour, dans sa boutique. Après trente ans de patience, il s'ennuya d'une

(1) *Voy.* Biblioth. historique du 22 septembre 1818, 3e. vol., 6e. cahier.

société si peu variée, et vendit ses pratiques ; car dès que nous mettons le pied dans une boutique nous comptons aussitôt comme faisant partie du fonds. Lorsque mon tailleur se retirera, il me vendra moi et mes co-habillés une dizaine de mille francs ; ce qui lui fait honneur et à nous aussi.

Le nouveau propriétaire était un bon homme, très honnête et très exact à son service ; sa femme une bonne femme, jeune et fort aimable.

Dans les premiers temps la tenue du café fut simple et modeste, mais la petite société de six personnes augmenta insensiblement : *vive le commerce !* Augmentation de monde, augmentation de profit. Par suite, embellissement du local, toilette plus soignée de la dame. *Vive le commerce !* Plus grand nombre d'habitués, glaces nouvelles, dorure sur les lambris, toilette plus recherchée. *Vive le commerce !* Foule au café,

glaces et dorure partout, comptoir en acajou et en bronze, diadême en perles, rechange en diamans, robes de mérinos, schalls de cachemire. *Vive le commerce !* Mais si l'équipage, la maison de campagne et les rentes s'en suivent, le mari qui n'a pas cessé d'être bon homme, au lieu de crier : *Vive le commerce !* pourra bien dire en jetant le tablier par dessus sa tête : Je me retire ; *au diable le commerce !*

CAFÉ MILITAIRE,

Rue Saint-Honoré.

Ne sachant trop comment faire les honneurs du *Café Militaire* devant lequel je passais, j'y entrai. La première personne qui s'offrit à mes regards fut le capitaine Victor ***, mon vieil ami de trente ans, quoique nous n'en comptions guère plus de 70 à nous deux. Il bâillait en chiffonnant la *Quotidienne*, et en tournant le dos à la *Gazette de France*. Viens donc, mon cher, me dit-il en se levant et en me donnant une triple accolade, jusqu'à présent j'ai joué du malheur. Jugeant à l'enseigne du café que je pourrais y rencontrer des camarades, je me suis déterminé à y passer quelques instans. Désappointement complet. Depuis trois

quarts d'heure, je n'ai vu que des *ailes de pigeon..* ; conçois-tu cela ? des ailes de pigeon dans un café militaire ! Du reste, ce café est bien ; voilà des emblêmes parfaitement sculptés et dorés ; des sabres, des lances, des boucliers, des casques, même des canons... Mais au milieu de cet appareil guerrier, des... —Tu es un fou. — Fou tant qu'il te plaira... Mais regarde donc ces ailes... d'honneur il n'y a rien de plus grotesque !... connais-tu les habitués de la maison ? — Oui, pour la plupart. Ce gros petit homme qui pose avec tant de bruit ses dominos, est un maître fourreur de la rue même ; ce grand et maigre personnage qui joue si flegmatiquement aux dames, est un marchand d'armes du quartier ; ce... — Laissons ces gens insignifians. Voilà un légionnaire qui entre d'un air délibéré : lui et moi nous sommes les seuls décorés. Le connais-tu ? — Beaucoup. — Ah ! ah ! c'est un camarade à

la demi-solde... — Non. — Non ! Alors c'est un savant. — Non. — Un artiste. — Non. — Un magistrat. — Non. — Un ancien fonctionnaire public. — Non. — Un manufacturier du plus grand mérite. — Non. — Quelque chef de division, ministre de fait. — Non. — Plaisantes-tu avec tes négations ? — Nullement. — Serait-ce par hasard un de ces fortunés mortels que l'on pensionne pour des chansons ? — C'est en effet un chansonnier ; mais je ne sache pas qu'il ait encore de pension. — Un chansonnier décoré de la croix ! il l'a donc eue comme une vingtaine de libraires, en qualité de garde national. — Non. — Tu m'impatientes avec ton non répété jusqu'à satiété. Au Surplus, comment nommes-tu cet homme qui a la croix des braves ou des gens de mérite, et qui n'est ni militaire, ni savant, ni artiste, ni magistrat, ni fonctionnaire public, ni chef de bureau ?.. —

On le nomme monsieur J..... (*) — Monsieur J....! J'entends. Il appartient à la célèbre famille des L... J... — Point du tout : c'est monsieur J..... tout court, ou M. le chevalier J..... — Et qu'est M. J..... tout court, ou M. le chevalier J.....? — Un employé du bureau de la..... — Fort bien : un employé supérieur? — Eh non ! un employé, très-simple employé, un chansonnier. — Très-simple chansonnier ? — Très-simple chansonnier, si tu veux :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

C'est prudent ou généreux. Et Monsieur le chansonnier a-t-il une certaine réputation parmi ses pairs? — Une très-grande. L'univers sait qu'il a d'abord été célèbre il y a vingt ans, au *théâtre des*

(*) Une lettre initiale ne compromet personne. Si l'on devine le *poète* dont il est question, ce sera bien moins ma faute que la sienne.

M. le baron de Stassart, fabl.

Jeunes Artistes, pour des quarts, des moitiés, des parts entières dans de petits vaudevilles. Avant la restauration, il s'est encore rendu célèbre par son fameux pot-pourri imprimé par *Brasseur* aîné, en un volume in-12, à l'occasion de la fête de Mme J....., sa femme. Aujourd'hui, il est déjà célèbre pour une pièce renouvelée de St.-Foix, que l'on jouera peut-être au théâtre... J'ignore quel sera plus tard son genre de célébrité... — Mais cette croix, comment l'a-t-il gagnée ?.. — Il ne l'a point gagnée. — Il est décoré d'une croix qu'il n'a point gagnée ! — Serait-il donc le seul dans ce cas ? — Exposez vos jours ! multipliez vos veilles ! sacrifiez tout à la patrie !.. Enfin, comment l'a-t-il obtenue ? — Parce que son père est mort au service. — Nous y voilà ; cependant, au service de son pays ? — Point du tout, au service d'un prince français. — Dont il était l'aide de camp, sans doute? — Non,

le valet de chambre. — Plait-il ? — Faut-il répéter ce que je viens de dire ? — La croix d'honneur au fils d'un valet de chambre, et pour récompenser les services de ce serviteur ?.. — Sans doute. — Je croyais que l'on reconnaissait de tels services par la survivance de la place, avec de l'argent... mais par une décoration ! corbleu ! — Voilà un grand nombre de chevaliers de la légion d'honneur et de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, qui entrent et se placent près de nous. — Pour cet essaim là, je parie que tu ne le connais pas. — Penche-toi ; cela se dit à l'oreille : ce sont des chevaliers à *cent écus* et à *six cents francs*. — Je ne comprends pas. — Lors de la restauration, au moment où notre auguste Souverain était occupé des plus hauts intérêts de l'état, des âmes vénales vendaient, et d'autres non moins viles achetaient.. — Ah ! grand dieu ! — Que fais tu donc ?..

Pourquoi arracher avec violence ton ruban ?.. — Mon ruban !.. Il tenait mal sans doute... J'étouffe... Sortons... J'ai assez du *Café Militaire*.

CAFÉ DU BOSQUET,

Rue Saint-Honoré.

C'EST au *Café du Bosquet* que la limonadière du café des mille colonnes a fait ses premières armes ; c'est là qu'elle a essayé le pouvoir de ses beaux yeux sur les consommateurs moins avides de s'enivrer de rhum et de punch, que du plaisir de la contempler et d'obtenir, pour suprême récompense de dépenses considérables en rafraichissemens qu'ils ne consommaient pas, un mot bienveillant, un doux sourire. Dans ce temps de bonheur et de prospérité, l'honnête parisien craignait d'aller au *Café du Bosquet* se délasser, pendant des heures entières, de l'ennui de la journée. Fidèle à ses habitudes, ne se régalant jamais que de

la modeste demi-tasse, il n'eût outre-passé le *budjet* de ses dépenses journalières que de la valeur du *régal* entier; et qu'eût été une pareille contribution aux yeux d'une nymphe à la fois divine et humaine, qui aimait tant à voir couler à grands flots les liqueurs et le punch! qui tendait si gracieusement sa main blanche et mignonne pour recevoir l'or!.. l'or, ce métal enchanteur qui charme les yeux, et par qui le cœur est si souvent corrompu!

Elle n'a fait que passer au café du Bosquet, cette limonadière célèbre, et son souvenir le protège encore après trois lustres écoulés. Ce côté est celui où elle se plaisait le plus; là, son attention se portait avec complaisance; ici, elle jetait un regard furtif... C'est dans ce dernier endroit que se rendait chaque soir un de mes bons amis, grand et beau cavalier, littérateur agréable, alors favori des grâces, et depuis chéri de Bellone

(dont les faveurs cependant se sont *croisées* sur sa figure : toutefois, jamais balafré ne porta si bien une double couture). Les orages de 1814 et de 1815 l'ont éloigné de Paris et de ses amours. Mon ami P... de W..., brave officier de lanciers, chevalier de plusieurs ordres, n'est peut-être plus... Dumoins il ne va plus au *Café du Bosquet* où il passa de si heureux momens. Amours, conservez son souvenir; amitié, donne-lui des pleurs, tu ne peux l'oublier.

Aujourd'hui, on visite ce café pour les bons rafraichissemens que l'on y sert, ce qui n'est point à dédaigner, et ce que je recherche volontiers, moi, l'un des plus grands admirateurs des grâces partout où elles brillent, et l'un des plus grands amateurs des bonnes choses, partout où elles se trouvent.

Parmi les hommes de lettres que l'on rencontre fréquemment au *Café du Bosquet*, tels que l'Aristarque du V... qui a

succédé à G.... qu'il n'a point remplacé; le chevalier de Rougemont, l'aimable et spirituel *Rodeur* qui a marché très-heureusement sur les traces de l'*Hermite de la chaussée d'Antin*, sans le faire oublier; T...., le successeur et l'égal de Delille, comme professeur et comme traducteur-poète, il en est un peu connu, mais qui mériterait de l'être, si on en juge par les vers que l'on va lire, et qu'il fit pour un ami, professeur de six langues, et qui n'avait pas de pain.....

DISCOURS EN VERS.

Auguste rejeton de Rois dont la mémoire
Aux beaux arts protégés doit l'éclat de sa gloire,
Vous, dont les chastes sœurs entourant le berceau
Y virent de splendeur un présage nouveau,
Princesse, l'ornement et l'amour de la France,
Vous ne tromperez point leur plus chère espérance.
Echos des noirs enfers, quand des monstres affreux
Insultaient dans leurs chants et les Rois et les Dieux,

Qu'au Parnasse régnaient ces funestes génies,
De la France avec vous elles se sont bannies :
Car ces filles du ciel, pures comme le jour
Que dispense le dieu qui préside leur cour,
Ne demeurent jamais sur la terre abhorrée
Qu'abandonne en pleurant l'incorruptible Astrée.
Entre ces déités un immuable accord
Du temps où nous vivons remonte à l'age d'or.
Si des grands cœurs jaillit la source du sublime,
Le siècle des beaux arts n'est point celui du crime.
Dans les âges féconds en esprits excellens
A l'ombre des vertus s'élèvent les talens.
Comme on voit se mêler dans les plaines fertiles,
Le doux émail des fleurs parmi les fruits utiles.
La nature propice aux ouvrages de l'art,
Par un sage dessein et non point au hasard,
Du pinceau qui l'imite approche le modèle :
Auprès d'un Alexandre elle enfante un Apelle;
Et lorsque des vertus il traçait la leçon,
Tullius contemplait et Pompée et Caton.
Mais sans prendre à témoin vos antiques annales,
Nobles cités en gloire, en monumens rivales,
Le siècle que LOUIS a su rendre si grand
M'offre de ce discours un immortel garant.
O Muses! dites-moi quel pays ou quel âge
Reçut de vos présens ce parfait assemblage?

Les arts et les vertus confondant leurs bienfaits
Conspirent à la gloire, au bonheur des Français,
Et la Religion formant cette harmonie
Marque d'un sceau divin les œuvres du génie.
L'éloquence rendue à sa première fin
Au nom de l'Eternel règne dans le lieu saint.
La vérité près d'elle y brille sans nuage :
Car LOUIS de l'entendre a le noble courage ;
Et son oreille en proie aux discours des flatteurs
Goûte encore Massillon foudroyant les grandeurs :
Tant les sublimes dons d'une heureuse naissance
L'élèvent au-dessus de sa haute puissance.
Je vois Condé, Villars, Vendôme et Catinat
Qui tour-à-tour sauvaient, agrandisaient l'Etat,
De Corneille enflammant l'âme toute romaine,
Sous d'autres noms produits venir orner la scène.
Non moins noble, plus tendre et né pour une cour
Où d'immortels lauriers se couronnait l'Amour,
Racine consommé dans le bel art de plaire,
De son prince à l'Amour prêtant le caractère,
Sut le rendre tragique et digne des héros
Qu'il anime et soutient dans de hardis travaux.
Du sévère Boileau, l'oracle du Parnasse,
LOUIS par un goût sûr encourageait l'audace.
Ainsi que l'Apollon, archétype des arts,
O Pujuet, ô le Brun, il fixait vos regards,

Vos regards éblouis de l'éclat de sa gloire.
Siècle illustre ! âge d'or des filles de mémoire !
Au monarque si grand même par ses revers,
Le moteur et l'appui de cent talens divers,
On dirait que le dieu du jour et de la lyre
Avec ses nobles traits eût cédé son empire.
Ce règne de LOUIS, l'orgueil du nom français,
Princesse, il renaîtra de vos puissans bienfaits.
Bientôt va refleurir sous leur douce rosée
La terre des talens qui semblait épuisée.
Vos compagnes d'exil, les immortelles sœurs,
Qui sur vos longs chagrins épanchaient leurs douceurs,
Pour prix de cet amour reviennent, près du trône,
Partager avec vous l'éclat qui l'environne.
C'est au sein de la paix et de la liberté,
Que des arts naît la force et la fécondité.
Nous avons vu naguère un pouvoir homicide
Entraver leur essor, feignant d'être leur guide,
Et les forcer partout de reproduire aux yeux
De ses propres excès le spectacle odieux.
Farouche comme lui, la servile peinture
Méconnut les attraits de la simple nature;
Et de corps mutilés n'offrant plus que monceaux,
Dans le sang qu'il versait trempa tous ses pinceaux.
Quels biens ne corrompt pas l'impure tyrannie ?
Arts que forma des cieux l'éternelle harmonie

Pour rendre les mortels plus sages, plus humains,
A d'iniques projets prêtant vos nobles mains,
Vous ne les animiez qu'aux horreurs de la guerre :
A vous-mêmes rendus pour consoler la terre,
Offrez-lui des tableaux de bonheur et de paix.
De nos princes chéris multipliez les traits.
Mes vœux sont prévenus : sur la toile vivante
Eclate de Henri la marche triomphante. (1
Quelquefois égarés, légers, jamais ingrats,
En foule les Français précipitent leurs pas
Vers ce bon prince objet de leur idolâtrie,
Qui semble encor veiller au sort de la patrie.
Je les ai vus, Princesse, en ce pompeux salon
Consacré par nos Rois aux enfans d'Apollon,
Du plus tendre respect courir porter l'hommage
Du vainqueur de la ligue à votre auguste image. (2
De son heureux triomphe ils rapprochaient ce jour
Qu'à jamais dans nos cœurs a gravé notre amour,
Quand Louis sur son char à la France éplorée
Vint présenter sa fille ainsi qu'une autre Astrée,

---

1) Entrée d'Henri IV à Paris, par M. Gérard, exposition de 1817.

2) Portrait de S. A. R. Madame, par M. Gros, même exposition.

Dont l'air plein de bonté, le front noble et serein,
Offraient de sa promesse un gage aussi certain
Que l'écrit de nos droits sacré dépositaire
Où lui-même imprima son loyal caractère. (1
Peintres, ce grand sujet appelle vos pinceaux;
Mais neuf, il veut de vous des efforts tout nouveaux.
Prenez de Raphael la touche large et pure,
Qui, toujours naturelle, éclipse la nature;
Et faites que l'éclat de vos riches crayons
Rivalise cet arc dont les divins rayons
Annoncent que du ciel la clémence infinie
A la terre pardonne et se réconcilie.
Le poète, jadis prêtre et législateur,
N'était point des esprits un frivole enchanteur,
Quand ses prudentes mains du voile de la fable
N'ornaient la vérité que pour la rendre aimable.
Des humaines vertus si la source est aux cieux,
Tout héros peut se croire issu du sang des dieux.
La poésie alors, par ses heureux prestiges,
De bonté, de valeur enfantant des prodiges,
Comme un palmier superbe orné de ses seuls fruits,
S'illustra des sujets par son bel art produits.

---

1) La Charte.

Mais sitôt qu'infidèle à sa propre nature,
Elle eût souillé ses traits du fard de l'imposture,
Apollon pour venger l'auguste Vérité,
La frappa de langueur et de stérilité.
Telle fut parmi nous sa triste destinée,
Lorsqu'au char d'un despote esclave dévouée,
Déguisant en succès nos plus affreux malheurs,
Sur des champs de carnage elle semait des fleurs;
Et lorsqu'aux jours de deuil, écho d'une gazette,
Sa voix impie osait chanter des airs de fête.
Ou trompeurs ou trompés, stupides ou pervers,
Vains d'une liberté qui les chargeait de fers,
Des Scythes destructeurs ne parlaient que d'Athène.
Oh! combien de ces Grecs la vertu plus humaine
Aurait avec horreur repoussé leurs excès!
Empressés de couvrir des plus sombres cyprés
Les lauriers qui coûtaient trop cher à la patrie,
Ils adoraient la gloire et non cette furie
Qui d'un titre imposteur abusant les mortels
Inonde de leur sang ses barbares autels.
Voyez Athène en deuil remplir le Céramique :
Loin d'opposer au cours de la douleur publique
Un fastueux amas d'éloges insultans :
Cruels succès ! l'année a perdu son printemps,
Dit Périclès. Soudain les mères éplorées
Ont cru voir de leurs fils les ombres adorées

Plus calmes s'envoler dans les champs de repos
Où des lauriers encore ombragent les héros.
Ainsi des citoyens la nourrice commune,
La patrie en pleurait la mort ou l'infortune.
C'est alors que Pallas, du haut de ses remparts,
Sur la paix, sur la guerre étendait ses regards;
Et qu'au doux entretien des lettrés et des sages
Les guerriers tempéraient leurs féroces courages.
O ! Français, de ce peuple autrefois les rivaux,
De ses aimables jeux comme de ses travaux,
En reprenant vos mœurs, retracez la peinture.
Quels chants à mon oreille en ont porté l'augure ?
Trois émules de gloire et même de bonheur,
De l'âge et du génie ont consacré la fleur
A célébrer les biens que, dans la solitude,
Pour ses constans amis sait ménager l'*étude*. (x
Quel accord et pourtant quelle variété !
Cet hymne en leur honneur, les muses l'ont dicté;
De Linus et d'Orphée il respire l'ivresse,
Et dans ses plus beaux jours il eût charmé la Grèce.
Que dis-je ? On croit ouïr les prêtres d'Apollon
Chanter ce dieu vainqueur du monstrueux Python,

---

x) Sujet du prix de poésie proposé par l'académie française, en 1817.

Et du sacré Pœan la magique puissance
Semble encore attirer sa superbe présence....
L'ardeur de vous louer dans mon âme abattue,
Un instant suspendit le chagrin qui la tue :
Princesse, si sur moi s'abaissaient vos regards,
Source de ce repos qu'implorent les beaux arts;
Beaucoup moins par les ans que par les maux éteinte,
Si ma voix surmontant leur douloureuse atteinte,
Pouvait par vos bontés se ranimer encor :
J'en jure ces vertus que d'un parfait accord
Le monde entier chérit autant qu'il les révère,
De consacrer le cours d'un destin plus prospère
A benir dans mes chants de respect et d'amour
Un bienfait qui m'aura rendu plus que le jour.

CAFÉ DE MALTHE,

Rue de l'Arbre-Sec.

Tous les ans, à l'époque du renouvellement de l'année dite théâtrale, cet obscur café sert de lieu de rendez-vous aux dieux, aux princes, aux héros, aux cassandres et aux niais de la comédie de province.

Là, déposant l'auréole, le sceptre, la perruque et la veste, et cédant à l'inévitable destinée, chaque individu accepte son lot. Il conforme son esprit à sa fortune, et devient, au gré d'un morte spéculateur, un tyran redoutable ou la plus débonnaire des créatures.

Là aussi, on voit un grime contant fleurette à une princesse; une ingénue se plaçant gaillardement sur les genoux

d'un père noble, une duègne recevant un baiser amoureux d'un jeune premier...

C'est au *Café* comme au théâtre, et au théâtre comme dans le monde.

CAFÉ DU PROPHÈTE ÉLIE,

Au coin de la rue du Four, rue Saint-Honoré.

Le prophète *Elie* qui ne s'attendait guère avant, pendant ou après son ascension dans un char de feu à donner son nom sacré à un lieu où l'on vend de l'huile de *Vénus* et de la crême d'*Amour*, aurait bien dû par reconnaissance pour la confiance que lui avait témoignée le premier propriétaire de ce café, lui prophétiser sa destinée commerciale et même le détourner d'une entreprise qui l'éloignait du temple de la fortune. Le prophète s'est tu; le premier maître de la maison a cédé son fonds après les trois ou quatre premiers termes; le prophète n'ayant point parlé au second proprié-

taire, celui-ci en moins d'un an à vendu à bon compte ce qu'il avait acheté passablement cher, et d'année en année, le prophète persévérant dans son silence, de nouveaux propriétaires ont fait l'un après l'autre une fort courte apparition, et en se retirant ont donné au diable... non le prophète, mais le mauvais génie qui leur avait conseillé une acquisition désastreuse.

Propriétaires présens ou futurs du *Café du prophète Élie*, souvenez-vous, dans le cas où ce récit vous déplairait, que je suis historien et non prophète.

CAFÉ GRESLIN,

Au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue du Roule.

Bonjour M. Greslin. — Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur. — Comment va la santé? — Vous êtes bien bon; comme le commerce, cahin, caha. — Plutôt mieux que mal cependant. — Mieux si l'on veut. — Je le crois. Ça, M. Greslin, je vous ai toujours tenu pour un galant homme. — Il est vrai que vous me devez un petit... — Ne parlons pas de cela. — Au contraire, s'il vous plait. — Eh non! vous dis-je. — Eh bien! soit.. pour aujourd'hui. — Je veux donner à votre estimable établissement une place dans mon livre des *Cafés*. — Si cela ne diminue en rien

le mémoire en question... — Ce mémoire ne sort pas de votre mémoire... — Deux cents francs dans ce temps-ci... — Certainement, quoique l'un de vos habitués, je connais peu... — Ces messieurs qui m'honorent de leur pratique ? — Précisément. — Ce sont les gros et menus marchands du quartier : qu'écrivez-vous? Voyons.. *Calicots émérites — Bonnets de laine. — Perruques et faux toupets...* Je ne conçois pas... — Ma foi M. Greslin, c'est cependant fort intelligible.

CAFÉ LEBLANC,

Au coin de la rue Mauconseil et de la rue Saint-Denis.

On a lu ou on lira dans ce petit ouvrage un petit article où je me montre fort passionné pour le commerce, et où, dans l'enthousiasme que m'inspire la prospérité d'un café tenu par une jeune et aimable femme, je m'écrie à plusieurs reprises : *vive le commerce !*

Je ne répéterai point ici, pour ne point trop me répéter, ce cri, cri vraiment national; mais je suis trop bon français pour ne point faire les vœux les plus ardens, les plus sincères pour la prospérité du commerce de ma chère patrie, commerce que réclament, que méritent notre industrie, notre activité et

que rend bien nécessaire la flagellation politique et commerciale que nous avons reçue de messieurs nos bons amis les ennemis.

M. *Leblanc* jeune, est le premier qui eut la généreuse idée, pour attirer les consommateurs, de leur distribuer ces morceaux de sucre dont l'énormité fit passer plus d'une *nuit blanche* à ses confrères les économistes. Une vogue bien meritée, bien soutenue, récompensa ses procédés libéraux, et sa personne comme sa bourse, prenant chaque jour un peu d'embonpoint, est depuis long-temps toute rondelette.

M. Leblanc, nous vous souhaitons continuation de santé et de prospérité. Continuez aussi à nous bien traiter sans toutefois vous oublier : quelque généreux qu'on soit, *primò mihi* ne se perd jamais de vue : vos bienfaits sucrés ont fait nos joies gastronomiques, et tout indigne que je suis d'être l'interprète des

sentimens de deux ou trois cent mille gourmands et gourmets qui vous ont visité depuis l'établissement de votre café, j'ose cependant vous assurer, en leur nom et au mien, d'une reconnaissance égale à l'heureuse innovation que vous avez introduite dans la capacité des morceaux de sucre...

Le présent n'est à d'autre fin.

CAFÉ DE LA PORTE St-MARTIN,

Au coin de la rue et du boulevart de ce nom.

Adieu fourneaux, adieu café,
Ma fortune est faite.

Après trois ans de nobles sueurs à ses fourneaux qui pouvaient à peine suffire au nombre des cafetières et des pots à lait, le frère de M. Leblanc, du café Mauconseil, s'est retiré dans ses domaines : exemple encourageant pour MM. les limonadiers qui donnent de *vastes* morceaux de sucre.

O ! vous qui maintenant, bon bourgeois de campagne, jouissez en paix du fruit d'un court mais actif service, ne soyez jamais ingrat, avouez toujours

d'abondance de cœur et à haute voix, que c'est l'idée mère de votre frère qui est la cause de votre fortune. Si vous ne le savez, vous l'avez éprouvé :

Un frère est un ami donné par la nature.

Puisse ce frère, votre bienfaiteur, avoir un château près de vos domaines, car la fortune qui n'a point été aveugle pour vous, ne doit pas être moins clairvoyante pour lui. Au temps de votre activité, il fut votre maître ; au jour du repos, il doit être votre seigneur.

Successeur de M. Leblanc aîné, et marchant sur ses traces, le propriétaire actuel du café de la Porte-Saint-Martin, mérite et obtient la même vogue, et se flatte à bon droit du même succès. Ses rêves sont d'or : la réalité ne sera pas d'une autre espèce.

CAFÉ DE MALTHE,

Rue et porte Saint-Martin.

Qui n'a pas entendu parler de ce littérateur-journaliste, à qui un créancier observait dans ce café qu'il ne pouvait jamais le trouver chez lui? Cela est étonnant, lui répondit le spirituel débiteur; car je ne découche point. A la vérité, ajouta-t-il sur le champ, je ne rentre qu'à minuit, et je sors avant six heures du matin. Le créancier ne répliqua rien; mais il se promit bien à la première occasion, de l'attendre plutôt en dormant chez le portier que de manquer l'heure opportune.

C'est au maître de ce café, que le même homme de lettres disait : Je vous dois vingt-cinq louis, je n'ai pas un

sou, mais je suis un galant homme, et je veux vous payer. Ecoutez bien : je suis très-connu ; tous mes amis m'offrent des rafraîchissemens ; je les amènerai chez vous ; ils y feront de la dépense, vous me ferez une remise : premier moyen de me libérer ; puis au lieu de prendre pour mon compte un verre de liqueur, je vous demanderai du kirsch, vous me verserez de l'eau pure : voilà le second moyen.

Si ce n'est pas là une invention du diable, c'est bien là un expédient d'auteur.

CAFÉ DU THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

FOLLEVILLE (*à la tête de trois graves personnages*).

En avant, marche !... Halte !

LES CONVIVES (*assis autour d'une table où brûlent deux bols de punch*).

Ah ! ah !

FOLLEVILLE.

Silence ! mes amis, silence ! Ces messieurs ne sont pas plaisans.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Pas plaisant !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Pas plaisant !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Pas plaisant !

LE PREMIER CONVIVE.

Où diable as-tu fait ces recrues forcées?

FOLLEVILLE.

Forcés ? Non, parbleu ! Ces messieurs sont très-volontaires.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Très-folontaire !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Très-folontaire !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Très-folontaire !

LE PREMIER CONVIVE.

Explique-nous cela dramatiquement : tu es *auteur* et *artiste*.

FOLLEVILLE.

Rien n'est plus simple. Reconnaissez dans ces honorables personnes trois illustres enfans de la Germanie ; en un mot, dans l'un d'eux M. Ciseau-Volant, mon tailleur, homme fort entreprenant.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Prenant !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Prenant !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Prenant !

LES CONVIVES.

Prenant ! Ah ! ah !

FOLLEVILLE.

Paix ! Le second est l'illustre bottier, Cœur-de-Fer.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Té fer !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Té fer !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Té fer !

FOLLEVILLE.

Le troisième est le célèbre fabricant de chapeaux, M. Goulu.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Goulu !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Goulu !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Goulu !

FOLLEVILLE.

Ces messieurs sont mes fournisseurs, et je leur dois beaucoup.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Peaucoup !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Peaucoup !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Peaucoup !

FOLLEVILLE.

C'est vrai ; mais au moins ils m'estiment quelque peu.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Peu !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Peu !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Peu !

FOLLEVILLE.

Ils me visitent souvent, et toujours avec une sorte de plaisir.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Té plaisir!

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Té plaisir!

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Té plaisir!

FOLLEVILLE (*se tournant du côté des graves personnages*).

Messieurs, si vous triplez toutes mes finales, mon discours sera long. Dans la supposition que vous aurez pour agréable de vous taire, je continue : Mes amis, ces messieurs, après m'avoir très-gracieusement accordé une vingtaine de délais et avoir chaque fois ajouté au capital intérêts sur intérêts, m'ont rencontré ce matin. Ils m'ont poliment forcé d'arrêter mon compte; et, comme ils avaient appris que l'on donnait ce soir un mélodrame et un vaudeville nouveaux de ma composition, ils m'ont officieusement offert, ce dont j'ai en vain

voulu les dispenser, de m'accompagner partout où j'irais. Nous avons pendant huit heures fait des courses ensemble ; ils sont un peu fatigués ; mais nous voilà réunis, je vous propose de porter leur santé.

LE PREMIER GRAVE PERSONNAGE.

Ça pien parlé ; fous payez, pufons !

LE DEUXIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Pufons !

LE TROISIÈME GRAVE PERSONNAGE.

Pufons !

FOLLEVILLE.

Buvons, Messieurs. Garçon, trois bols au rhum.

Ces trois bols servis et vidés, trois autres sont demandés et vidés également. Six heures sonnent. Messieurs, dit Folleville, mes amis et moi, nous nous rendons au théâtre, notre devoir l'exige, et vous entendez trop bien vos

intérêts pour agir contre eux en gênant les miens. Nous vous quittons ; mais le spectacle terminé, nous sommes à vous. — Les trois Allemands se regardent, s'interrogent de l'œil. — Partez, dit Ciseau-Volant ; nous hallons fider hein curple té powls en fous hattendant : c'est fous qui payez ?

Oui, répondirent Folleville et ses amis, et ils disparurent.

Les heures se succèdent et le spectacle finit. Les Allemands boivent toujours ; mais nos auteurs et artistes ne reviennent pas. A minuit le maître, en apportant la carte de la dépense, annonce que le mélodrame et le vaudeville ont été sifflés, et les appointemens du mois reçus par lui, créancier comme eux de MM. Folleville et compagnie.

La foudre n'aurait pas frappé plus juste, plus promptement ni plus fort. Les trois Allemands restent pétrifiés : il faut payer cependant, et ils paient,

mais chacun d'eux, honteux et confus,
Jura, quoiqu'un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Cette scène qui n'est pas une des moins originales de celles qui ont lieu journellement et nuitamment au *Café du théâtre de la porte Saint-Martin*, nous a paru bonne à rapporter.

CAFÉ CHINOIS,

Boulevart du Temple.

Le cas du café Chinois est tout particulier.

Un matin, l'un des garçons de ce café en ouvrant la boutique eut l'odorat offensé.

Ce garçon était prudent. Au lieu de réveiller ses camarades, le maître et la maîtresse de la maison pour leur faire sentir jusqu'où s'étendait l'injure, il prend un balai et repousse froidement ce qui l'a tant affecté. Un papier *outragé* est auprès; il le prend, l'examine et voit une adresse.

Je n'en veux pas savoir davantage, dit ce généreux serviteur; continuons à agir

avec prudence, et de suite il passe au comtoir et écrit :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous renvoyer le souvenir que vous avez laissé à la porte de mon bourgeois. S'il vous arrive jamais d'en déposer un autre, je lui mettrai le nez dessus, et il verra ce qu'il en devra faire.

C'est avec ce sentiment que j'ai l'honneur d'être, etc. »

La lettre est pliée, cachetée et mise à la poste. Quoique le facteur eût la vue basse, il n'eut pas besoin, en levant la botîe, d'examiner les lettres. Il dit en prenant celle du garçon du *Café Chinois*: Ça se sent : c'en est.

CAFÉS DE L'AMBIGU ET DE LA GAITÉ,

Boulevart du Temple.

Avec les théâtres de l'*Ambigu* et de la *Gaîté* ont été établis les cafés qui portent ces deux noms. Obscurs comme tous les nouveaux établissemens dans lesquels on a peu de confiance, ces cafés furent long-temps peu connus. Mais le mélodrame qui, presque à sa naissance fait fureur, a bientôt répandu sur eux son heureuse influence, et ils sont devenus ses auxiliaires obligés. Il fallait de la bière et de la limonade pour rafraîchir les sens et calmer les passions des spectateurs, car tout franc amateur du genre doit s'identifier avec les personnages, *niaiser* avec le *niais*, *philosopher* avec le

paysan, *pleurer* avec le *geolier*, *trembler* avec le *père noble*, *rugir* avec le *tyran*. Les rafraîchissemens étaient donc de rigueur. La bière s'élançait des bouteilles commes les *avalanches* de carton roulaient d'une coulisse à l'autre : la limonade s'épanchait dans le verre, comme le ruisseau de la *forêt de Sénart* serpentait avec le secours de la manivelle.

Les théâtres et les cafés ont d'abord été *récrépis*; la fortune s'est arrêtée chez eux, et ils ont été *restaurés*. Intéressés retenez-la bien, un tour de roue et vous êtes *démolis*.

CAFÉ VINCENT,

Boulevart du Temple.

Bonjour *mon ami Vincent*, disent chaque jour en l'abordant les amis du riche propriétaire du nouveau café de la Gaîté.

Cette politesse est très-louable, et si sa formule rappelle un peu la célèbre chanson dont voici le refrain :

Sé l'aco d'aqui mé bégnio à manqua,

elle ne veut point dire que M. Vincent *revient de son village*, car il faut avoir long-temps vécu à la ville pour posséder deux cafés qui feraient la fortune de deux propriétaires des plus huppés.

Un limonadier ordinaire se serait

contenté de gagner, en vendant son orgeat et sa limonade, une maison à Paris ou une propriété à la campagne, et quelquefois l'une et l'autre. M. Vincent plein d'amour pour son *état* (que ne peut-on dire pour son *art !*) veut illustrer, par un exemple qui ne sera point suivi, sa généreuse existence et faire inscrire son nom glorieux dans les fastes de l'histoire des cafés. Qu'il vive en paix, son nom ne mourra point.

Qu'il continue aussi à administrer avec sa prudence long-temps éprouvée son nouveau café : il a bien mérité des amateurs qui le visitent chaque jour et y font foule le soir; et nous déclarons *sans haine et sans crainte* qu'il n'y a pas un café :

De Paris au Japon, du Japon jusqu'à Rome,

qui soit digne de rivaliser avec le sien.

CAFÉ DU ROSQUET,

Boulevart du Temple.

Un bon et honnête provincial, Félix Nigaudinos, si cruellement désappointé au café des *Américains*, avait entendu faire l'éloge du *Café du Bosquet*, successeur du café d'Apollon que madame Saqui a transformé en salle de spectacle, et où elle saute et gambade pour les menus plaisirs des amateurs en veste et en sabots.

Félix Nigaudinos se rend au *Café du Bosquet* où il entre porté par la foule dans laquelle accidentellement sans doute, il perd sa montre, son mouchoir et un pan de son habit.

Les tables de ce café sont disposées, et les places sont calculées de manière que,

lorsque vingt personnes sont placées à la file, la vingtième est forcée d'attendre pour sortir que les dix-neuf autres aient évacué la salle.

Après que chaque amateur a payé deux fois, ou à peu près, la valeur des objets qu'il consomme, on lève la toile et le spectacle commence : ce sont ordinairement des vaudevilles réduits des quatre cinquièmes et joués par deux acteurs, et quels acteurs, bon Dieu !

Un quidam placé vis-à-vis de Félix Nigaudinos, dès le commencement de la pièce avait exprimé par ses grimaces le besoin qu'il éprouvait de sortir. Forcé de rester à sa place, il cesse bientôt ses contorsions, mais en même-temps Félix Nigaudinos sent ses pieds, ses jambes et même ses cuisses inondées d'un liquide brûlant qui lui fait jeter les hauts cris. Le spectacle est interrompu : on crie *à la porte* ! *à la porte* ! les mots, les menaces, les injures volent de bouche en

bouche ; les voies de fait s'en suivent ; les bouteilles, les verres, les tasses sont renversées, la garde survient ; on évacue la salle qui... dix minutes après est pleine comme auparavant.

Il faut être bien curieux ou bien *intéressé*, pour faire fureur dans de pareils établissemens.

CAFÉ TURC,

Boulevart du Temple.

Il fut un temps où le *Café Turc* aurait obtenu de nous un article étendu, favorable, conforme à sa brillante existence. Aujourd'hui rétréci, dépourvu de ses principaux moyens de séduction, sans vogue, il n'attend qu'une simple mention. Nous passerons ses espérances : nous le louerons de sa noble et modeste contenance dans l'infortune, de cette résignation stoïque qui prouve combien il était digne de sa prospérité passée et combien il mérite une fortune nouvelle non moins fameuse, mais plus durable.

Non, non, le sort du *Café Turc* n'est point accompli. Le café auquel se rattachent de si chers souvenirs, le *Co-*

blentz ou le *Gand* du marais, le *Tivoli* ou les *Tuileries* du Pont-aux-Choux reprendra son primitif éclat. La promenade de trois pieds de large sur quarante de long, entre deux rangs de chaises, sera rendue aux élégantes de la rue Charlot, et les beautés de la rue des Filles-du-Calvaire se reposeront encore en tête-à-tête avec leurs amans dans les bosquets replantés tous les ans du célèbre *Café Turc*.

CAFÉ DES PRINCES,

Boulevart du Temple.

Triste et obscur rival du café Turc malgré son titre pompeux, le *Café des Princes* ne recevait dans ses allées solitaires et mal entretenues que les bonnes et les marmots des enfans d'Israel, citoyens des rues Saintonge, Beaubourg et Bourtibourg de Paris.

La chûte du café Turc et la prospérité des montagnes factices ont changé ses destinées. Au moyen de sa montagne en miniature, ce café aujourd'hui jouit d'une réputation... liliputienne.

Quand le café Turc aura repris son ancien rang, quand les montagnes de plâtre, de bois et de toile peinte seront passées de mode que fera le *Café des Princes*? Attendons et disons avec Alceste : *Nous verrons bien...*

CAFÉ GIBÉ,

Porte Saint-Antoine.

Dans le bon temps des lettres de cachet, le café de la porte Saint-Antoine n'existait pas. En admettant la supposition contraire, quel homme distingué par sa naissance, son éducation ou son état dans le monde, en se reposant un moment dans ce café, eût pu se dire à lui-même : Jamais je ne serai victime de l'arbitraire qui se déguise sous tant de formes ; jamais je ne reposerai sous les terribles verroux de la Bastille, tombeau momentané devenu trop souvent éternel !

Non moins malheureux, tandis que son attention était occupée par la lecture d'une gazette, ne pouvait-il pas entendre la voix d'un parent, d'un ami,

d'un bienfaiteur l'appeler en vain ? Cette voix était bientôt couverte par le bruit des chaînes ou par les imprécations d'un geolier, ministre subalterne des plus terribles vengeances.

Fasse le juste Ciel que des millions de cachots ne nous forcent point à regretter un si affreux palais.

Absorbés par les douloureux souvenirs que nous a légués l'hitoire, nous avons perdu de vue, en entrant dans le *Café Gibé* qui, par sa situation extrêmement agréable, attire un grand concours de consommateurs, deux vieillards dont l'œil plein de feu et la conversation animée nous promettaient un plaisir pur et une instruction solide, fortifiée des leçons d'une longue expérience. Ils se sont éloignés de notre table pour se rapprocher de la croisée, par où ils regardent attentivement les voyageurs qui montent dans les voitures de Vincennes, de Saint-Maur et des environs. Si leur entretien

n'est point secret, écoutons-le. Il y a tant d'autres *écouteurs* qui n'y regardent pas de si près.

LE PREMIER VIEILLARD.

Quel bonheur qu'on ait détruit la Bastille !

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Combien le système des embellissemens publics est digne de notre reconnaissance !

LE PREMIER VIEILLARD.

Cette place avant deux ans sera la plus belle de Paris.

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Je sais bon gré à l'administration d'avoir déterminé l'emplacement des cabriolets de l'extérieur près de ce café.

LE PREMIER VIEILLARD.

Pourquoi cela ?

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Voilà une question bien à propos.

LE PREMIER VIEILLARD.

Tu as raison. En prenant notre demi-

tasse, nous jouissons d'une vue magnifique...

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Oui, quand les voyageuses remarquables montent dans les petites voitures.

LE PREMIER VIEILLARD.

Ah! ah! Que de jolis petits pieds!....

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Que de jambes parfaites!...

LE PREMIER VIEILLARD.

Quelquefois un genou...

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Et grâces aux accidens feints, souvent des choses...

LE PREMIER VIEILLARD.

Regarde donc!

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Les jeunes et charmantes personnes! Elles sont seules.

LE PREMIER VIEILLARD.

Il me prend une velléité...

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Je te devine : de faire le voyage avec elles.

LE PREMIER VIEILLARD.

Tu l'as dit !

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Un voyage simulé, de l'argent et de l'adresse, et l'on va loin avec une jolie femme.

LE PREMIER VIEILLARD.

O mon ami ! partons.

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

La bonne aubaine : partons.

CAFÉ DUBOIS,

Rue et Porte-Saint-Denis.

Deux heures! adieu. — Ariste, vous me quittez! — Il est temps, je pense. Depuis huit heures du matin que vous me faites courir les cafés, en voilà vingt que nous visitons; je n'y tiens plus : le café, les liqueurs, les vins de Rota, de Malaga, d'Alicante, de Lunel, le punch, les glaces, tout cela me sort par les yeux. — L'expression... — Est juste, technique; j'ai été un fou de vous suivre, je serai malade. — Encore celui-ci. — Non. — Il est si joli. — Tant mieux pour lui, pour vous; mais pour moi... — Regardez seulement. — Non. — Sans entrer. — Ni entrer ni regarder. — Tous les murs sont couverts de glaces. — Que m'importe? —

Les belles et éblouissantes colonnes (*). — Bagatelle. — La charmante limonadière. — Plait-il? — Jeune, belle et gracieuse. — Voyons donc. — Mon cher Ariste, je réfléchis, il est tard, vous êtes fatigué, rentrons. — Un moment... que j'examine... — Et moi aussi, je serai malade : il faut partir. — Je suis à vous. C'est qu'elle est très-bien..., parfaitement bien. — Je vous attends. — Quel homme! Il me persécutait pour voir, pour entrer, et, après m'avoir tourmenté, il veut m'emmener brusquement. — Comment! vous ne voulez pas m'accompagner. — Morbleu! c'est me faire marcher sur les épines : j'entre, suivez-moi. — Vous m'entraînez, ce me semble. — Homme inexplicable, vous ne m'échapperez pas... Eh quoi! vous riez. — Je n'ai garde. — Ne vous gênez pas. Au fait,

(*) En fer-blanc moiré de toutes les couleurs.

jolie femme et café brillant, c'est pour moi un double objet de séduction, et j'avoue mon faible. — Je le connaissais.

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !

Ariste et moi nous entrâmes; il se plaça près du comptoir. La jolie limonadière lui sourit, engagea volontiers la conversation, la soutint avec avantage... Ariste serait sans doute encore au café, si je ne lui avais méchamment rappelé sa femme... ; il fronça le sourcil. La belle limonadière composa sa figure ; je payai en me mordant les lèvres, et, lorsque nous fûmes dehors, j'éclatai de rire. Ariste m'envoya au diable ; moi, je l'envoyai au café Dubois... Le lendemain, je l'y retrouvai.

Intéressés, prenez garde :

L'*Hymen* défend, de vrai, certains contentemens,
Mais il est avec lui des accommodemens.

CAFÉ FRANCAIS,

Boulevart Poissonnière.

Lorsqu'un café n'offre rien d'intéressant sous les rapports commerciaux, qu'il n'y a rien à dire sur la fille, femme, veuve ou matrone qui tient le comptoir, il faut nécessairement se rejeter sur quelque accessoire plus ou moins important : celui dont nous allons entretenir nos lecteurs les amusera sans doute ; et, après l'avoir lu, ils diront avec la chanson et nous :

Encore un sujet de rire,
Encore un sujet.

C'est dans ce café que se réunissent assez souvent, après leur dîner, quelques personnages très-connus... Le grand Lama de cette pagode est une espèce d'architecte en littérature, et de littérateur

en architecture : marquis, comte, baron, plus novlé qué lé Roi, qui sé nommé, afin qu'on né lé confondé pas avec les autres illustres inconnus de sa famille, A. V. Pic..., fameux dans les beaux arts par ses châteaux... en Espagne, et dans les lettres par l'œuvre de son cœur et de son génie, par la célèbre brochure imprimée à *ses frais* et distribuée *gratis* à tous les architectes de Paris; brochure que l'on trouve chez l'auteur, et *pour cause*, et dont le titre est : *Considérations sur la direction des travaux publics de Paris.* Cet ouvrage a pour épigraphe, tirée de lui-même (page 61), cette phrase logogriphique dont on attend encore le mot ou l'explication :

« Quand sur toutes les avenues il faut ac-
» quitter le péage humiliant de l'intrigue,
» alors le flambeau des arts s'éteint à jamais. »

Tout l'ouvrage est écrit avec cette clarté, cette élégance et ce français incomparable.

M. Pic.... veut, dit-on, s'adjoindre officieusement à une compagnie d'*assurance*. Si le fait est vrai, nous invitons MM. les associés à se faire *assurer* de l'étendue du talent de M. l'architecte ; mais nous ne leur conseillons pas de *s'assurer par eux-mêmes* de ses moyens littéraires.

Le second personnage très-connu est le sieur Bienai... é..., surnommé l'*Affamé*, architecte, n'estimant que son talent, jusqu'à ce jour inconnu au gouvernement et aux propriétaires, ce qui ne l'empêche pas de rêver à la réputation qu'il doit avoir incessamment. Que le sieur Bienai... é..., surnommé l'*Affamé*, rêve tant qu'il voudra ; les rêves d'un homme de cinquante ans n'épouvanteront ni MM. Percier et Fontaine, ni MM. Peypre et Rondelet, ni MM. Viel et Vaudoyer, ni MM. Poyet et Molinos, ni MM. les élèves en architecture, pas

même M. A. V. Pic... qui n'est plus élève, et qui n'est pas maître.

Vient un troisième personnage non moins connu : c'est M. F. M. G..., ci-devant avocat, qui a fait l'*Huissier honnête homme* avec la plume de feu Henriquez, professeur de belles lettres ; qui a fait le *Château bleu*, brochure ou conte, avec la plume de M. Seryès, ex-bibliothécaire du Prytanée ; qui a fait l'*Almanach des bâtimens* avec les jambes de M. Camille Lebars et la plume de M. Magnier ; qui a fait le *Prospectus* des *Annales des bâtimens et de l'Industrie française* avec la plume de M. Bazot, et les trois premiers numéros de cet ouvrage périodique avec la plume du même, secondée des talens de ses amis ; qui a fait les numéros suivans avec la plume de M. de Roquefort, et qui fait la deuxième année des *Annales* avec la plume de M. Delaistre, ingénieur.

Nous ne dirons rien du quatrième personnage très-connu, nommé le *compère* M....., parce que nous ne sommes point assez ses compères pour connaître ses titres comme littérateur ou comme artiste.

Nous avons réservé pour le dernier M. de Roquefort. Quand on a un nom distingué, quand on a fait des ouvrages estimables, quand on a remporté des prix à l'institut, devrait-on s'exposer à être rencontré dans une compagnie... littéraire de cette force?

CAFÉ DES PANORAMAS,

Passage de ce nom, boulevart Montmartre.

Quoi ! toujours ces serpens siffleront sur nos têtes ! — J'en suis encore tout effrayé. — Et ne savoir sur qui se venger ! —Comme ils y allaient, au parterre, au paradis, dans les loges, et même aux premières galeries où nous avons tant d'amis et d'admiratrices. — Sans tes maudits couplets sans sel. — Doucement, dis plutôt ta prose lourde et traînante. — Tu es responsable de cet affreux échec. — Pardieu ! je ne m'en prends qu'à toi, mauvais auteur ! — Vante-toi bien, rimeur à la centaine. — Aurais-tu jamais été joué sans mon crédit ? — Le comité t'eût-il fait l'honneur de t'écouter, si je

ne me fusse rendu ta caution? — Quels sont tes titres littéraires? — Où sont les tiens, avant de m'interroger? — Tout Paris m'a applaudi. — Qui a-t-on donc sifflé aujourd'hui? — Toi. — Toi. — Morbleu! si tu n'étais pas mon ami... — Pourquoi sommes-nous inséparables? — En vérité, mon cher Merl..., nous nous disons de certaines vérités qui ne sont pas bonnes à dire. — Ma foi, mon ami Braz..., si Molière n'était point mort. — Je n'aime pas ce Molière. — Chut! on siffle encore. — C'est Armand-Gouffé qui rappelle son chien. — Ces sifflets impitoyables nous poursuivent partout : sifflés dans la salle, sifflés au foyer, sifflés sous le vestibule; nous entendons encore siffler ici... Voilà onze heures : retirons-nous.

MM. Merl... et Braz... sortent. Ils ne sont pas au milieu du passage, que le concierge siffle pour faire fermer les portes. Ils pressent le pas; mais, comme

si tous les genres de sifflets devaient être mis en usage pour leur supplice, en rentrant chez eux, des voleurs sifflent à leurs oreilles.

Dieu soit loué, dirent-ils, nous voilà enfin chez nous. La clé dans la serrure, ils ne peuvent ouvrir leurs portes qui sont voisines; ils portent cette clé à la bouche, et, croyant souffler dedans, ils sifflent..., et se sifflent eux-mêmes.

CAFÉ DES VARIÉTÉS,

Boulevart Mont-Martre.

TRISTES et pensifs autour d'une table où se refroidissait dans un oubli total un bol de punch au vin, six des plus intrépides soutiens de la gaîté française semblaient accuser la lenteur du tems, lenteur qui se change en rapidité lorsqu'on est à table en tête-à-tête avec une amie ou la femme d'un ami. Tout à coup l'airain frappe huit coups égaux. Grands Dieux! c'est l'heure où l'anxiété devient insupportable. Deux des convives se dévouent et partent en estafettes. Ils vont, viennent, retournent, reviennent, se croisent, se choquent, et chaque fois laissent échapper des mots isolés, mais qui n'en produisent pas moins

le trouble, le calme, la crainte, l'espérance, la joie, l'effroi... Écoutons. *On siffle... Les battoirs font merveille... Les partis sont aux prises... Batterie... Applaudissemens... Victoire !*

Victoire ! Victoire ! Victoire ! répètent en chorus les co-intéressés. Garçon ! crient-ils tous ensemble, maudit paresseux, six bols au rhum..., du meilleur... dépêche ; cinq francs pour la promptitude.

Ce mouvement, cet enthousiasme expriment faiblement ce qui se passe. Il faut entendre ces messieurs s'accuser, se féliciter mutuellement. L'un a inventé le titre ; l'autre, *remanié* le sujet ; un troisième, disposé les scènes ; un quatrième, dialogué la pièce ; un cinquième, aiguisé la pointe des couplets, et le sixième, tiré de son porte-feuille le vaudeville final. Chacun d'eux faisant avec économie la part de mérite de ses collaborateurs, se traite lui-même avec une

extrême libéralité et s'attribue tout le succès... d'un vaudeville grivois en un acte... et qui a six pères.

A la vérité, ce vaudeville a été inventé ou *réinventé*, composé, dialogué et bardé de couplets pendant un déjeûné d'une durée de moins de deux heures. Cent écus sont le prix de la réussite ; chaque représentation sera payée 60 fr. ; on jouera la pièce tous les soirs pendant un ou deux mois ; or, quatre pièces par soirée rapportent par mois à chaque auteur ou fournisseur une somme de 1200 fr. Douze cents francs suffisent à un chansonnier pour déjeûner gaîment de temps à autre avec quelques amis intimes ; pour promener en cabriolet bourgeois... de louage la grisette, et... ne l'empêchent pas, d'ailleurs, de devoir au tailleur, au bottier, au restaurateur, au propriétaire, etc., etc.

De la gloire, des dettes et de l'argent, voilà la vie des auteurs.

CAFÉ DE LA PORTE-MONT-MARTRE,

Au coin de la rue et du boulevart de ce nom.

Nous n'avons point encore fait connaître à nos lecteurs de quelle utilité sont les cafés à la classe nombreuse des littérateurs du troisième ordre et quelque fois du second, peut-être même du premier.

Bon nombre d'écrivains célèbres du siècle de Louis-le-Grand méditaient et composaient au cabaret.... demandez plutôt à Boileau, à Molière, et à Chapelle.

Lorsque les cafés eurent été établis, on les vit assidûment fréquentés par Voltaire, les deux Rousseau, Piron,

Fontenelle, St.-Foix, Collé, Gallet, Panard, Favart, Voisenon, Malfilâtre, Gilbert, Laharpe, Chénier, Palissot, Piis, Bérenger, Désaugiers, Armand Gouffé, enfin, par cent autres littérateurs, poètes et chansonniers.

Nul autre établissement n'est plus commode pour respirer un moment en liberté.

Si le café est une boisson agréable, salutaire et inspiratrice; s'il est tout à la fois stimulant, céphalique, fébrifuge, digestif et anti-soporeux; s'il chasse le sommeil, facilite les bonnes digestions, dispose à la gaîté, les cafés offrent un léger désordre, un tumulte modéré qui conviennent parfaitement à l'esprit. Lorsqu'un poète est tourmenté chez lui par ses affaires, sa femme, ses enfans ou de maudits créanciers, il va au café et y demeure en paix au moins pendant quelques heures. Un pauvre diable d'auteur n'a-t-il ni feu ni lieu? les cafés sont un excellent abri contre le vent ou la pluie.

Les membres engourdis de l'amant des muses reprennent, près d'un poêle bien chaud, leur élasticité ordinaire : le poêle réjouit : le moka enflamme.

CAFÉ TORTONI,

Boulevart des Italiens.

Le célèbre *Velloni*, glacier plein de feu a été obligé non-seulement de quitter le Palais-Royal où il s'était établi il y a quelque vingt ans, mais encore de céder la palme des glaces au grand *Tortoni*, qu'ont protégé et que protègent encore les *Fashionables* de la Chaussée-d'Antin. Sans maître, sans concurrent, plein d'enthousiasme pour son art, M. Tortoni fleurit dans ses glacières comme une plante exotique dans une serre chaude.

Rendons hommage au mérite et applaudissons à la célébrité de cet illustre artiste en glaces et sorbets. Nous ne connaissons que le maître du café de Foi et M. Zoppi qui puissent rivaliser avec lui

de talent et de vogue. Comme ces trois cafés sont placés dans trois quartiers fort éloignés les uns des autres, les trois établissemens sont rivaux sans être ennemis.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Mais cessons de parler au présent.

L'immortel Tortoni a vécu. La *Camarde* impitoyable l'a inscrit dans le nécrologe des grands hommes qu'elle a moissonnés en 1818.

CAFÉ HARDI,

Boulevart des Italiens.

L'HONORABLE renommée dont jouit le *Café Hardi* rendra notre tâche facile :

Citer son nom c'est faire son éloge.

Racontons simplement, sans y rien ajouter et comme nous en avons entendu le récit, la farce dramatique qui s'est passée dans son *intérieur*, et qui pour cela n'a pas fait moins de bruit au dehors.

Un général à peu près inconnu au temps des prospérités et des victoires de la France, et poursuivi d'une célébrité inévitable depuis ses revers, n'avait point eu la sage discrétion de ne s'occuper que des moyens de parvenir ; il voulut nuire en secret à un brave colonel né comme

lui dans les lieux témoins de ses hauts faits. On n'ignore pas toujours le nom de ses persécuteurs. A certains coups on reconnaît la main qui les porte. Le colonel Duc... apprit les singulières obligations qu'il avait au général D...

Le jour de la vengeance est enfin arrivé.

Le colonel entre par hasard au *Café Hardi*, et aperçoit son dénonc... Général, lui dit-il, la fortune cesse de me persécuter, puisque je vous rencontre. Vos talens militaires nouvellement éclos ont porté la gloire de votre nom bien au-delà de vos espérances ; votre longue haine a porté le mien là où il devait être à jamais inconnu. Vous m'entendez : sortons.

Le général D... n'aime point les sorties *obligées ;* son éloquence guerrière pour briller, a besoin sans doute de quelque préparation. Forcée de paraître à la hâte, elle le servit mal, et l'exposa à

sentir toute la force, toute l'ignominie d'un geste violent.... (*)

Honteux, et outragé le Général courut se plaindre :

..... Tâtez, tâtez plutôt,
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud,

dit-il, ou bien d'un ton aimable :

..... Et le mauvais plaisant
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

Nous ne garantissons point l'exactitude des mots ;

Si ce ne sont les paroles expresses,
C'en est le sens.

Le général se plaignit donc. Monsieur, lui dit celui dans la protection puissante duquel il espérait, entre militaires ces sor-

---

(*) Variantes historiques. Hespectoration au visage, ou hespectoration et geste.

tes de querelles se jugent par les armes; et le haut protecteur lui tourna le dos.

M. D.... ne comprend probablement pas mieux qu'il n'entend. Il s'adresse à plus puissant encore et obtint à force de prières l'ordre de faire une *tournée* à une distance respectueuse de la ville où est situé le *Café Hardi*.

Le récit de cette affaire qui est connue de toute la Capitale, peut-être de toute la France, et qui appartient essentiellement à la vie politique, militaire et privée du général D..., donne, nous osons l'espérer, un puissant degré d'intérêt à notre ouvrage.

CAFÉ DE LA GUERRE,

Boulevart des Italiens.

Non moins brillant que le *Café Militaire* et non moins bien nommé, le *Café de la Guerre* nous fournit une petite anecdocte politique assez drolette.

Le premier jour où la présence des alliés excitait tant d'enthousiasme parmi nous, le libraire B.... (homme dont les nouveaux sentimens éclatèrent lors de l'entrée triomphante de ces messieurs) prenait des rafraîchissemens au *Café de la Guerre*. Une partie de l'état-major d'un corps étranger vint augmenter le nombre des bons convives. *Vive l'Empereur Alexandre!* crie aussitôt B....

Monsieur, lui dit un officier, votre enthousiasme est très à propos, nous som-

mes Autrichiens. Cependant soyez tranquille, nous reporterons vos vœux à l'empereur des Russies. S. M. sera flattée de la distinction dont vous l'honorez.

Jamais B... ne parut aussi sot que dans ce moment.

CAFÉ DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN,

Au coin du boulevart et de la rue du Mont-Blanc.

Qu'êtes-vous devenu, M. Pouillet, fondateur du beau *café de la Chaussée d'Antin*? De votre tems nos yeux n'étaient point scandalisés par de singuliers tableaux. Par exemple, *ma moralité m'oblige* à vous demander qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui chaque jour déjeûne au milieu de nous près du poêle, avec des cotelettes, des petits rognons, du dessert, du vin cacheté, etc., etc.; que les garçons servent avec des marques d'un profond respect; qui s'empare de tous les journeaux, qu'il lit en amateur, c'est-à-dire lentement; qui passe de la table au comptoir avec une aisance toute aimable

et se voit accueilli avec bonté par la limonadière lorsqu'il se penche vers son oreille ou lorsqu'il pose ses lèvres, l'oserai-je dire, ses lèvres amoureuses sur un col blanc comme l'albâtre... corbleu !

M. Pouillet, répondez : Ce joli monsieur est-il un protecteur de la maison, un petit-cousin ou tout autre favori ? Si c'est un favori, *ma moralité m'oblige* à éveiller l'attention maritale... Étourdi ! je me rappelle maintenant que ce protecteur, ce petit-cousin, ce favori est tout b....ment le mari.

Ces amours sont charmantes, en vérité; mais pour leur perfection il manque au café un lit de repos... habitués-amateurs, mes confrères, que de belles choses nous verrions si le lit de repos y était.

Dès qu'on y pense ou qu'on y touche,
L'eau de suite en vient à la bouche.

CAFÉ DE LA PORTE St-HONORÉ,

Près du Boulevart.

De *visu et de auditu*, nous nous sommes assurés de ce que nous allons rapporter.

Le *Café de la porte Saint-Honoré* ferait honneur au Palais-Royal par sa beauté, sa bonne tenue, ses excellentes liqueurs et ses succulens déjeûners à la fourchette.

A la suite d'une partie de cheval ou de tout autre chose au bois de Boulogne, l'élégante ou le fashionable de la Chaussée-d'Antin, peut se reposer, déjeûner ou se rafraîchir dans le café où il conservera à volonté un *incognito* feint ou réel.

Pendant l'été le bel établissement dont

nous entretenons nos lecteurs, récolte pour l'hiver, et l'hiver même lui offre encore de nombreux jours de récolte.

On arrive au temple de la fortune quand on marche si bien et si vite.

CAFÉ DUFILS,

Rue des Colonnes-Feydeau.

Ce café perdu dans une cinquantaine de colonnes, serait presque introuvable si une aventure qui a eu tous les caractères possibles de célébrité ne l'eût fait connaître au moins à cent pas à la ronde. Voici le fait :

M. M...., homme d'esprit, qui écrit beaucoup sur l'art dramatique et qui excelle à rendre compte des débats d'une cour d'assises, oubliant tous les égards que tout homme bien né doit au malheur (je ne rappellerai pas à son égard, comme certains hommes durs l'ont fait, le *fameux coup de pied* de la fable), oubliant, disons-nous, ce qu'il devait à un Français exilé, au vénérable auteur

de *Germanicus*, se permit de censurer avec une passion incompréhensible et non motivée, la conduite politique de cet illustre citoyen, long-temps même après ces paroles sacrées d'un roi sage : *union* et *oubli*, et traita avec une injustice révoltante, l'œuvre de l'un de nos premiers poètes tragiques vivans, de l'auteur de *Marius* (*), des *Vénitiens*, etc.

Bon fils, vrai Français, brave guerrier, M. Arnault chercha M. M...., et le rencontra au *Café Dufils* : il le provoqua à une satisfaction à laquelle M. M..., ne répondit pas assez promptement,

---

(*) Ce furent deux vers de cette belle tragédie qui donnèrent au jeune *Drouais* (élève de *David*, aussi *exilé*) , mort à Rome à l'âge de vingt-quatre ans, l'idée de son chef-d'œuvre. C'est au Monarque qui proclama ces mots *union* et *oubli* que le Musée du Louvre doit la possession de cet admirable tableau.

quoique homme de cœur pour éviter un geste outrageant de son adversaire. Les suites de cette affaire furent une plainte en police correctionnelle...

C'était mal soutenir le noble caractère de *volontaire royal* dont M. M.... s'honora pendant long-temps : cependant avec quelques semaines de réflexion, avant le prononcé du jugement, il annonça en plein tribunal que *l'honneur serait satisfait*. M. Arnault fut absous (*), et le lendemain les deux parties se rendirent sur le pré. M. M...., blessé, inspira un double intérêt. L'*honneur satisfait* annonçait que M. M.... avait éprouvé des remords. Ses amis le revirent avec joie, ses ennemis lui rendirent leur estime.

Rendons à notre tour une justice amicale à M. M....

(*) Il fut condamné à un jour de prison.

C'est un homme de beaucoup d'esprit, et qui est bien plus capable que le Zoïle qu'il a pris pour modèle de sentir tout le charme de la divine poésie. Il n'a jamais fait de vers de la force de celui de *Geoffroi*, de mémoire vénale et nauséabonde :

« Vous ministre *sacré*, *non d'un dieu*, mais d'un homme ».

Doué d'une imagination folle, satirique, originale, M. M.... excelle à faire le couplet, et nous lui pardonnons volontiers le *Pied de mouton*, la *Queue du diable*, et même *Grivoisiana*, en faveur de plusieurs jolis vaudevilles, et d'un grand nombre de chansons aussi spirituelles que piquantes.

CAFÉ DE LA BOURSE,

Rue Vivienne.

La Bourse n'est point encore achevée, et déjà le beau et brillant café qui s'est placé sous sa *raison*, a plusieurs fois éprouvé en trois ans une *fluctuation* commerciale dont il n'a pas à se louer. Ce n'est pas tout d'arriver, il faut arriver à point. Un café ouvert seulement le jour où la Bourse et le tribunal de commerce auraient pris possession du palais qui leur est destiné n'aurait pas manqué de faire rapidement fortune.

Nous désirons sincèrement que le propriétaire de ce café reste sans rival dans son quartier. Nous lui conseillons, quand la volage qui conduit si aveuglément sa roue daignera sourire à ses tentatives, de

bien et judicieusement saisir l'à-propos et d'en profiter. Si un galant homme peut faire violence à une femme, certainement c'est à la fortune qui se joue avec tant de scélératesse de ses nombreux amans, et qui par ses bizarres caprices mérite bien que l'on oublie un peu à son égard les ménagemens que l'on doit à son sexe.

Entendons-nous bien : je ne conseille la violence qu'envers la fortune.

CAFÉ DU RENARD,

Rue St.-Honoré, n° 358.

C'est la petite aventure que nous allons rapporter, qui nous a fait connaître le café du Renard, où, jusqu'à ce jour, nous n'étions jamais entrés. Puisse notre visite l'*étrenner* favorablement.

Une femme, portant dans ses bras un enfant de huit jours au plus, s'approche d'une table où se trouvait un particulier qui prenait sa demi-tasse. Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez donné de l'argent, pour porter votre enfant à la Pitié; je ne m'en sens pas le courage; reprenez l'un et l'autre. En achevant ces mots, elle pose l'enfant sur la table et se retire.

Le Monsieur était avec une jeune et jolie personne qui paraissait beaucoup l'estimer et que sans doute il avait plus d'une fois *estimée*. L'aventure dont elle vient d'être témoin change un peu ses idées et la détermine à sortir sans s'occuper du cavalier qu'elle laisse fort décontenancé et surtout fort embarrasé de l'enfant.

Un peu de honte, les cris du marmot et la nature parlant à la fois, le père prend son fils et l'emporte à son logis. Voilà l'aventure ; passons à la moralité.

Vous seuls, amans ou époux, filles, garçons, hommes et femmes, si vous n'êtes point *légalement* ensemble, n'allez point au café du Renard. Que deviendriez-vous s'il vous tombait des nues quelque enfant anonyme ou quelque mari fâcheux ?.. La rivière est éloignée.... Le sot ! si l'on se noyait pour pareille bagatelle,

Le fleuve avec horreur rebrousserait son cours !

CAFÉ DU PAVILLON,

Aux Tuileries, terrasse de l'eau.

On pourrait nommer ce joli pavillon le *Café du Repos*. Solitaire, au milieu d'un bosquet, garanti par une grille, le *Café du Pavillon* permet, à l'abri des importuns et des indiscrets, de se livrer à la méditation. L'amant, l'époux, la jeune mère, le poète, le brave guerrier peuvent, reportant leurs pensées sur les objets de leur vive affection, goûter encore de nouveaux plaisirs et vivre dans l'avenir, que leur imagination embellit de riantes chimères. Rêver à son amie, se rappeler son heureux mariage, contempler son fils, s'égarer avec sa muse, poursuivre dans son belliqueux souvenir l'ennemi que l'on a combattu, voilà

des causes toujours nouvelles d'émotions et de bonheur.

Quel couple intéressant s'avance et se place non loin de moi ! Honneur aux braves ! c'est un officier décoré. Respect ! admiration aux mères ! son épouse tient dans ses bras un fils qu'elle couve de ses yeux maternels...

Que dis-je ! fuyons, fuyons : ce tableau me fait mal. Il me rappelle que depuis leur berceau je n'ai pas vu mes fils : voilà dix ans que je ne les ai embrassés ; malheureux ! ils ne me connaissent pas !

CAFÉ DU VAUDEVILLE,

Rue de Chartres.

C'est un véritable problême qu'un édifice bâti sur le sable, et qui après trente ans est encore debout et ne menace point ruine.

Quand MM. les propriétaires du théâtre du Vaudeville se déterminèrent non sans trembler à aventurer quelques fonds, ils maudirent pendant long-temps leur confiance hasardeuse... Que ces craintes ont été agréablement détruites! Combien de fois ils ont admiré leur génie spéculateur et la profondeur de leurs vues! Ah! si l'on veut être témoin de la joie qu'ils éprouvent douze fois par an, qu'on se rende, au commencement de chaque mois, au *Café du Vaudeville* qui

n'est fréquenté que par eux, et on les verra celui-ci emporter force sacs d'écus, celui-là faire force escomptes à bons intérêts, un troisième acheter rentes et contrats, et les autres prendre leur course pour aller maîtriser un tripot ou sacrifier aux grâces d'une Laïs... Tripots et Laïs, voilà par où passent presque toutes les fortunes.

CAFÉ DES ARTS,

Rue du Coc-Saint-Honoré.

L'ARTISTE et l'homme de lettres logent au cinquième étage, c'est loin de la terre et près de l'empirée. Ne les plaignons point, ils se rapprochent de leur seconde patrie.

Le *Café des Arts* a un extérieur modeste et un intérieur qui ne l'est pas moins. En cela il a plus de ressemblance avec l'asile du peintre ou du poète ; et le favori des muses qui s'y repose quelquefois y respire plus librement que dans ces cafés brillans où le parvenu étale son or et son insolence, et le fat sa nullité et ses ridicules prétentions.

Ce café a réuni et réunit encore souvent les *Fontaine*, les *Percier*, les *Gros*,

les *Gautherot*, les *Lagrenée*, les *Ansiaux*, et un grand nombre d'artistes non moins honorablement connus. Parmi les littérateurs aimables, on distingue MM. *Armand-Gouffé*, *Piis*, *Bérenger*, *Antignac*, *Martinville*, *Rougemont*, *Casimir Ménetrier*. Ce dernier fait excuser l'incorrection de ses vers par les idées originales qu'ils expriment.

Comme l'artiste laborieux, comme l'homme de lettres qui pense au lendemain, le *Café des Arts* ne fera point une fortune rapide, mais il ne *manquera* pas. Longue médiocrité vaut mieux que prospérité de courte durée.

CAFÉ MANOURY,

Quai et place de l'École.

L'honnête M. Duretard arrivait toujours le premier au *Café Manoury*, et n'en sortait que le dernier. Quel était donc l'attrait puissant qui agissait ainsi sur l'esprit calme et posé de ce digne homme, maître fourreur bréveté, heureux possesseur en secondes noces de l'aimable Hortentia qui n'avait apporté en France

Que ses quinze ans et l'espérance.

Cet attrait vainqueur était-il produit par la rencontre journalière d'un vieil ami d'apprentissage ? par les beaux yeux de la femme ou de la demoiselle de la maison? Non : une partie de dames de bois, et voilà tout.

Un soir après le spectacle de l'Odéon, Mme Duretard désira se rafraîchir. Le *Café Manoury* était proche, on y entra : le garçon servit une double carafe de limonade, et la conversation s'établit familièrement entre madame et son conducteur, jeune commis d'un magasin peu éloigné. Au plus fort des aveux mutuels, on entend ces mots : Morbleu! *ma dame est soufflée !* Exclamation effroyable pour madame Duretard qui reconnait la voix de son mari. La colère fait toujours un tort notable à celui qu'elle subjugue. Celle de M. Duretard sauva nos deux amans : elle ne lui permit pas de les remarquer lorsqu'il passa devant eux pour se retirer.

Le cavalier et sa dame ignoraient que c'était au *Café Manoury* que M. Duretard se rendait tous les soirs. Ils ne s'exposèrent plus à l'y rencontrer.

M. Duretard qui n'avait rien vu et qui n'apprit rien, revint le lendemain et

souffla à son tour la dame de son adversaire ; triste conpensation pour un mari ; excellente pour un joueur.

Le *Café Manoury* est depuis cinquante ans une espèce d'académie pour le jeu de dames... Avis aux amateurs.

CAFÉ DU CHATELET,

Place de ce nom.

QU'IMPORTE à cet aimable jeune homme et à cette femme charmante dont le regard alternativement amoureux et craintif semble accuser le sort de l'avoir unie à un mari incommode, qui la cherche peut-être; qu'importe, disons-nous, que ce café où l'acajou, les glaces et les dorures semblent rivaliser pour l'embellir ait été naguère une horrible prison (*), ou le réceptacle (**) de cadavres hideux!

Loin de nous ces idées affligeantes; loin des amours ce mari terrible; jouis-

(*) Celle du Châtelet.

(**) La Morgue, aujourd'hui au marché Palu, près du pont Saint-Michel.

sons du temps présent ; le passé est comme s'il n'avait point existé :

L'heure sonne, on la compte, elle n'est déjà plus,

et l'avenir peut n'arriver jamais. Un beau café me plait, et je m'y repose avec complaisance : un tête-à-tête est le bonheur suprême pour des amoureux... Oui, le bonheur suprême est dans un tête-à-tête, mais ce n'est pas lorsqu'il est en plein café.

Couple intéressant qui me rappelez mon bel âge éloignez-vous promptement de ce lieu, car y rester c'est perdre un temps précieux et courir le risque d'être découverts. En amour, perdre son temps, c'est un crime au premier chef. Voir un mari, c'est le diable !

CAFÉ DE MOMUS,

Rue des Prêtres-S.-Germain-L'auxerrois.

POURQUOI ce café n'aurait-il pas la destinée du papillon dont il a eu l'obscure origine. D'abord établi dans une espèce d'échope, il s'est ensuite élevé au rang d'un café du second ordre. Qu'il débite encore quelques centaines de demi-tasses, quelques pipes d'eau-de-vie, quelques dix mille bouteilles de bière, et nous le verrons rivaliser de luxe et de célébrité avec les cafés Hardi, Vincent, etc., etc.

L'officier à la demi-solde, l'employé réformé, l'homme de lettres indépendant, l'artiste qui n'a que du génie, le paisible marchand, le fabriquant laborieux, voilà les habitués du *Café de Momus*.

Courage ! sage et prudent spéculateur ; augmentez en proportion de votre prospérité la qualité de vos marchandises, et ne rougissez pas d'avoir gagné par le travail et par l'ordre, et peu à peu, une fortune honorable. Le papillon a été chenille ; maint gagne-petit a acquis des rentes ou des maisons ; Mondor, aujourd'hui célèbre capitaliste, a commencé par être laquais ; le grand *Talma* ne s'attendait pas il y a trente ans que son nom serait précédé d'une si flatteuse épithète ; le général ***, si fier aujourd'hui, a commencé, *dans l'ancien temps*, par être fifre ; le prince de *** n'etait jadis qu'un petit prestolet ; M. de la Jobardière ne fut pas toujours marquis ; M. Feuilleton n'est noble que depuis dix-huit mois.

Que sait-on ! votre famille, monsieur le propriétaire du petit *Café de Momus*, sera peut-être illustre dans un demi-siècle, tandis que cinq ou six mille grands

hommes de nos jours, hommes d'état, journalistes, auteurs, compilateurs, artistes, militaires à brevet, magistrats, procureurs et libraires décorés seront morts, bien morts, eux et leur postérité.

CAFÉ THÉMIS,

Place du Palais-de-Justice.

Il faut être grave en parlant de Thémis et de sa sombre demeure. La plaisanterie serait fort mal reçue là où fleurissent les cours d'Assises et les tribunaux de police correctionnelle, et je ne pense pas que des pleurs de joie, hors le cas d'absolution, aient jamais coulé des yeux de ceux que l'on y traîne, qui l'habitent ou qui le fréquentent.

Sortons promptement de ce lieu où l'âme est si souvent attristée, et notons le café qui n'a pas hésité à prendre sa déesse pour enseigne.

Quoique le plus beau, le mieux tenu et le plus vaste du quartier, ce café n'a rien de bien remarquable. Je faux : il

est au contraire très-remarquable par l'affabilité de l'estimable et nombreuse famille qui l'habite, par la bonté des objets de consommation en café, liqueurs, etc.

C'est au *Café Thémis* que vient se délasser de ses importans travaux scientifiques, littéraires et manuels M. l'ingénieur, ou M. *Chevalier*, opticien, gratifié d'une bague en brillant par l'ex-roi de Westphalie, chevalier portant la double décoration du Lys, ruban blanc et ruban de la garde nationale, chancelier, chevalier de la confrérie du Saint-Sépulcre, chevalier de plusieurs ordres maçonniques, chevalier compagnon fondeur, chevalier président des glorieux, joyeux, facétieux, godards, jobards, flambards, etc., etc., et dix etc.

Là aussi se rend l'architecte *Lebrun*, homme qui n'appartient à aucune chevalerie, confrérie ou momerie, et qui

n'est pas même membre *supporté* du corps de MM. les architectes de Paris.

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique ayant fait partie de l'expédition du capitaine *Baudin* aux Terres-Australes, M. Lebrun s'est avisé de dire, d'écrire, de prouver ou de vouloir prouver que ses confrères ne connaissent pas les principes de *stabilité;* qu'ils élèvent des monumens au hasard, par routine, et qui coûtent trop cher; que l'architecture est une *science* et non un *art*, et que lui, Lebrun, a seul découvert les principes de *stabilité des anciens.*

Cette audace n'est point restée impunie: tous les architectes ont donné un coup de pied à M. Lebrun, et l'un d'eux a poussé la haine fraternelle jusqu'à refuser de partager un gain sûr de cent mille francs, parce qu'il eût été forcé de concourir avec ledit Lebrun à la construction d'un édifice particulier.

Qu'a fait M. Lebrun? Il a fait cons-

truire l'édifice et a reçu les cent mille francs :

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !

Là encore se fait remarquer un franc original dont les talens littéraires ne lui ont attiré jusqu'à ce jour ni envieux ni rivaux, mais qui jouit d'une excellente réputation comme membre de l'université, et qui a mérité dans sa jeunesse l'honneur de voir son nom inscrit dans les fastes de la France, par un trait admirable de sang-froid et d'intrépidité. Ce trait est consigné dans un rapport fait à la convention nationale, par Desbourges, député du Cher, et rapporté dans l'ouvrage des victoires, conquêtes, désastres des Français.

M. Bouvet de Cressé, que le dictionnaire des *Girouettes* a gratifié avec raison sans doute du grand cordon de l'ordre, poursuit tous les ministres de sa demande en décoration de la legion d'honneur.

Membre de *droit*, dit M. Bouvet, je veux l'être de *fait*... Eh ! Pourquoi ? Pouvez-vous oublier, M. Bouvet, que ce n'est pas le ruban qui honore, mais bien le mérite qui donne du prix au ruban. On ne sollicite pas deux fois une récompense méritée. Certes, si j'avais eu le bonheur de me distinguer par une de ces belles actions qui immortalisent leurs auteurs, j'aurais laissé les ministres passés et présens en repos. Il n'y a pas de récompense qui puisse valoir un souvenir de la patrie reconnaissante.

CAFÉ DU QUAI DES ORFÉVRES,

Près de la Préfecture de Police.

Sans se départir d'une honnête prudence, qu'on ne craigne pas dans ce café, été comme hiver, d'être assailli par les *mouches*, malgré leur voisinage.

Nous n'y avons jamais rencontré un personnage suspect, et le maître de la maison que nous soupçonnons avoir appartenu aux corps des officiers de l'ancienne armée, est d'une honnêteté et d'une complaisance rares, et par conséquent remarquables. Sa maison est tenue sur un excellent pied; politesse et bonne marchandise, voilà un double appât pour les amateurs.

Nous annonçons aussi, confidence de comédie, que l'on peut lire au *Café du*

Quai des Orfèvres nombre de journaux et force brochures dont on ne dira pas avec la chanson :

C'te couleur là n'est pas bon teint.

CAFÉ DU PONT SAINT-MICHEL.

Le *Café Cuisinier* près du pont Saint-Michel a été célèbre... dans les rues de la Huchette, de la Vieille-Bouclerie, de l'Hirondelle, rues qui ne laissent pas que d'avoir une certaine réputation dans les descriptions historiques et typographiques de l'ancien Paris.

Ce café qui veut probablement perpétuer le beau nom de son premier propriétaire, le porte encore en lettres d'un demi-pied sur son enseigne.

Mais laissons-lui sa célébrité, que respecte l'envie, et ses droits à la considération de ses vénérables habitués : disons un mot de son maître actuel.

L'un des premiers garçons du *Café Paris* (de ce café avec jardin qui attira

autrefois tout Paris sur le terre-plein du Pont-Neuf), M. Grellou, n'a pas toujours soufflé le feu du laboratoire. Il a vu un feu plus pétillant et ne l'a pas redouté sans doute puisqu'il ne l'a quitté que décoré de cette *légion d'honneur* qui rappelle de si nobles et si généreux souvenirs, et qui ne cessera pas d'être honorée tant qu'elle sera la récompense des seuls vrais Français...

Le *Café du Pont-Saint-Michel* se recommande au surplus à l'estime des amateurs par les objets de consommation que l'on y sert; par un bon restaurant, aujourd'hui accessoire obligé, et par un billard, jadis *noble jeu*, aujourd'hui jeu très-commun.

CAEÉ DU PONT DE L'HOTEL-DIEU.

Il est incompréhensible que le propriétaire du *Café du Petit-pont* ou *pont de l'Hôtel-Dieu* avec de nombreux élémens de prospérité soit encore gueux comme un rat d'église. L'application de ce vieux dicton est ici fort naturelle. Le café tient à l'Hôtel-Dieu où les rats eux-même, sont soumis au régime de la maison, et l'Hôtel-Dieu tient à l'église de Notre-Dame, donc, sans offenser Dieu, l'église, l'hospice et le propriétaire, on peut dire et redire que le propriétaire est gueux comme un rat d'église.

En vain on voit sur l'enseigne deux magots, l'un gros et l'autre étique, mangeant chacun un potage indiqué par ce trait d'esprit : *riz au gras, riz au maigre ;* en vain on remarque à l'étalage de

succulentes poulardes... en *plâtre*, et de beaux pâtés en *carton ;* en vain on vous offre un dîner à trois services... pour *vingt-deux sous ;* un moka pur à *sept sous* la demi-tasse et des vaudevilles par-dessus le marché ; l'ingrat public fait l'aveugle ou le difficile, et passe devant la boutique sans la regarder...

Où diable aussi va-t-on établir un restaurant et un café près de la sentine d'un hôpital, et jouer la comédie sous les yeux des agonisans et à un ou deux murs près de la salle des morts !

CAFÉ DE LA COMÉDIE,

Attenant au théâtre de l'Odéon.

Le *Café de l'Odéon* semble partager la destinée de l'infortuné voisin qui deux fois a été la proie des flammes. Comme l'Odéon dans ses jours de splendeur, il réunit peu de monde, et moins encore depuis le dernier incendie. Quelle en est la cause ? Elle ne provient point assurément du fait de la personne qui a la propriété de ce café : c'est une bonne et respectable dame ; les objets de consommation ne sont point inférieurs pour la qualité à ceux que l'on vend dans les cafés les plus fréquentés de la Capitale, et la société est toujours bien choisie, des propriétaires, de riches entrepreneurs, des artistes recommandables,

des hommes de lettres distingués, tels que le spirituel et aimable journaliste et littérateur, M. *Fabien Pillet*, l'excellent mathématicien et non moins bon poète, M. *Theveneau...*, ce peu de vogue tient aux localités sans doute. Qu'on me passe ce quolibet : Quand l'Odéon ne brûle pas il est froid ; froid à l'Odéon, froid au café. Veuillent les justes dieux que le *second Théâtre-Français* porte bonheur au café qui s'est décoré de son titre.

Je parlais tout à l'heure de MM. Theveneau et Fabien Pillet ; je dois ajouter M. de *Valory*, qui a trop de goût pour ne pas puiser dans la société journalière de l'auteur de la belle cantate d'*Hercule au Mont-Œta*, et du poëme non achevé de *Charlemagne*, ce feu qui brille par fois dans sa poésie. M. de Valory a une profonde estime pour M. Theveneau ; il l'accueille chez lui, le traite comme son frère, et le re-

voit toujours avec un nouveau plaisir. Que j'aime cette association d'un vieux poète inconnu à Plutus et d'un jeune courtisan d'Apollon, qui a de la fortune... ! Mais ne vois-je pas entrer M. *Gassier*, ancien *souffleur* du *théâtre des Jeunes-Artistes ?*

Cette rencontre imprévue me fait faire un singulier rapprochement. M. de Valory a chanté dans la langue des dieux tous les heureux événemens qui marquent la noble fortune de l'auguste famille des Bourbons. M. Gassier, dans sa *modeste* prose (il serait cruel de dire *vile*) raconte les vies, les beaux traits et les mots nobles ou charmans des membres de la famille Royale.

La destinée de ces deux autenrs n'est pas la même ; on s'en étonne peu. M. de Valory déploie périodiquement dans les colonnes du *Moniteur* la pompe de ses vers, M. Gassier répand ses œuvres au bas des ponts ou sur leurs parapets.

Le premier, en bonne compagnie, marche fièrement à la postérité qui l'attend, et le second traîne dans l'obscurité une vie que ne protégent point les plus augustes noms.

Puisse, M. le comte, votre muse n'être de long-temps veuve de votre honorable ami, et vous, M. Gassier, puissiez-vous bientôt trouver un trou... qui vous permette de ne plus souffler dans vos doigts.

CAFÉ PROCOPE,

Tenu par Zopi, glacier, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés.

Le café de M. Zopi peut être fort intéressant pour beaucoup de monde ; mais il ne nous intéresse, nous, que parce qu'il a appartenu au célèbre Procope.

Le premier café de Paris fut établi par un nommé *Pascal*, à la Foire-Saint-Germain, où *Procope*, sicilien d'origine, ouvrit le second, en 1724. Ce dernier transporta son café vis-à-vis de la Comédie-Française, alors rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, et le vit bientôt fréquenté par la meilleure compagnie et par les plus célèbres littérateurs.

Là se réunirent fraternellement (ou non) les *Voltaire*, les *Piron*, les *J.-B.*

Rousseau, les *Fontenelle*, les *Crébillon*, les *Saint-Foix*, les *Lemierre* et les de *Belloy*.

La comédie s'éloigna, et avec elle les auteurs. Cependant le *Café de Procope* fut toujours leur café favori : ils moururent, leurs successeurs sont encore inconnus. Parmi leurs *suivans*, nous citerons M. *Malte-Brun* qui s'efforce de discréditer les philosophes, par la double raison qu'il n'est ni philosophe ni Français.

A propos de M. Malte-Brun, il nous revient à la mémoire une petite anecdote que les journaux et les brochures de 1818 ont fait connaître à l'univers.

M. Malte-Brun, journaliste très-connu, je n'ai jamais entendu dire *honorablement* (je dois donc éviter autant que possible de me servir d'un mot dont on pourrait me reprocher l'impropriété), M. Malte-Brun, racontent et les journaux et les brochures, ayant assaisonné

un article assez médiocre contre un ouvrage de M. le chevalier *Cadet-Gassicourt*, de bonnes grosses injures, de personnalités bien offensantes, le fils de l'offensé se rendit au *Café Zoppi*, et prenant la planchette sur laquelle on attache le journal, en appliqua, 1°. un coup sur une joue de M. Malte-Brun; 2°. un autre coup sur l'autre joue. L'histoire ne dit pas positivement si ce fut la *main* ou la *planchette* qui fit cet office. Dans le doute, il faut s'abstenir, recommande le sage. Moi, qui ne veux rien hasarder, je ne dis pas la *main*. M. Malte-Brun se retrancha derrière les tables du café, en criant : *A moi, le commissaire de police! à moi, la garde!* Le commissaire de police ne vint pas, la garde ne quitta point son poste. M. Cadet-Gassicourt cracha devant lui... sortit tranquillement. M. Malte-Brun le suivit... une heure après. Cette affaire n'eut pas d'autres suites.

CAFÉS,

Aux deux extrémités du Pont-Neuf.

La manie d'établir des cafés fait des progrès inquiétans. Si l'on n'y met bon ordre, nous aurons incessamment des cafés aux extrémités de chaque rue, de chaque place, de chaque débouché. *Quel exprès commandant du Roi* a donc forcé les propriétaires des deux cafés que nous signalons à s'établir dans des locaux où dix personnes réunies ont peine à se mouvoir sans se coudoyer mutuellement?

Sans doute, ces ingénieux propriétaires ont trouvé plaisant d'avoir des cafés en miniature. Cela est fort gai; l'innovation est heureuse; mais pour qu'il y eût une conséquence parfaite dans l'inven-

tion et dans l'exécution, les propriétaires et les habitués devraient être des Liliputiens.

Nous ne ferons plus qu'une observation. Il n'y a pas à Paris de lieu où la circulation des voitures soit aussi active et aussi continuelle. Or, vu la position des deux *Cafés du Pont-Neuf*, nous nous attendons au premier jour à voir les chevaux de quelque équipage entrer brusquement et de plein-pied dans ces cafés pour y prendre des rafraîchissemens.

CAFÉ RIGNY,

Quai Malaquai.

Depuis vingt ans qu'il est établi dans le même lieu, ce café jouit d'une réputation méritée pour le *punch au lait*, dont les autres limonadiers de Paris soupçonnent à peine l'existence. Le *punch au lait* est le *punch des dames*, et j'ai l'honneur de connaître parmi elles des amateurs (l'académie féminise ce mot) jeunes et charmans, du meilleur ton, et que leur fortune place bien au-dessus de celles qui se plaisent dans les cafés, qui se rendent fréquemment au *Café Rigny* pour y goûter cette boisson agréable et salutaire. C'est particulièrement pendant l'été, à la rentrée de la promenade, que ce café réunit la plus nombreuse et la plus aimable société.

Auteurs, mes confrères, ne vous montrez qu'avec circonspection au *Café Rigny*, et surtout ne vantez pas trop haut votre talent et ne paraissez pas trop pénétrés de la perfection de vos ouvrages. Il y a parmi ses habitués un certain M. *Colnet* dont la rencontre peut vous causer plus d'une insomnie.

Ce diable d'homme, littérateur très-distingué, et sur lequel il n'y a pas à mordre, a, comme journaliste, et pour le malheur de la gent qui grifonne, un talent effroyable, sans modèle et sans rival. Avec une aisance ratonnière, il vous prend un auteur, le tourne, le retourne, joue avec lui, le baise, l'égratigne, le mord et ne l'abandonne que lorsqu'il l'a mis hors d'état de nuire... par ses livres.

Auteurs, mes amis, méfiez-vous de ce *bloc enfariné;* il n'y a rien à gagner pour vous à l'approcher.

Il y a tout à perdre, si vous voulez guerroyer. Ce ne sera pas moi, je vous

le jure, qui irai attacher le *grelot*.

Dieu merci ! voilà un café que recommandent doublement les jolies femmes et le journaliste le plus original qu'il y ait au monde.

CAFÉ DE LA GAITÉ,

OU D'APOLLON,

Barrière du Maine.

Nos lecteurs nous pardonneront sans doute de faire pour cette fois seulement une excursion *extra muros*, en faveur du *Café de la Gaîté*, situé à la Foire-du-Maine, près de la barrière.

Le *Café de la Gaîté* où l'on jouait dans les premières années de son établissement la comédie triviale presqu'aussi bien qu'au *Café d'Apollon*, boulevart du Temple (je ne parle pas du *théâtre du Vaudeville*), n'est plus maintenant qu'un café-bal, c'est-à-dire que l'on y paie pour danser et pour se rafraîchir.

A dix pas du café il y a un cimetière.

Un cimetière, du mauvais café, une musique aigre-douce, le voisinage d'horribles guinguettes forment un ensemble de choses belles et bonnes, qui rendent l'établissement de la Gaîté très-intéressant, et le lieu où il est situé extrêmement agréable.

Un musicien de ce café, bien gai et passablement rond, sortait à deux heures du matin d'un petit souper qui avait terminé le bal. Affecté d'une faiblesse dans les jambes, le musicien en moins de dix pas décrivait mieux qu'un homme de science une demi-douzaine de cercles, ce qui alongeait prodigieusement sa route et l'impatientait fort. Un pas moins mesuré que les autres rompt l'équilibre jusqu'alors assez bien gardé, et voilà le musicien, jouant à plat ventre le rôle de l'homme machine. Il prend de l'humeur, jure de ne pas se relever et bientôt s'endort.

Des voleurs en expédition passent près

de lui, l'aperçoivent et le débarrassent, sans le réveiller, de son argent, de ses vêtemens et même de sa chemise.

Un tombereau de morts extraits d'un hôpital, et que le cocher conduisait ou transportait au cimetière du Maine, allait entrer dans le chemin qui y aboutit; les chevaux sont effrayés par le corps du musicien qui se trouve sous leurs pieds; ils se cabrent et renversent les défunts et le cocher qui dormait. La chute de ce dernier ne fut point assez violente pour l'empêcher de se relever et de relever les corps au nombre desquels il comprend, sans le savoir, celui du musicien qui dormait toujours. Les choses remises en leur place, et le cocher sur son siège, la voiture roule de nouveau. Tourmenté par les oscilations du char, et rafraîchi par le froid de ses compagnons de voyage, le musicien se réveille à moitié, et se croyant encore au *Café de la Gaîté*, il crie de toute

la force de ses poumons : *Chassez les quatre, La chaîne anglaise, balancez les dames.* Le cocher, effrayé à son tour, presse la marche de ses coursiers, entre rapidement dans le cimetière, et dit au fossoyeur : Sac... D..., mon frère, j'ignore ce qu'ils font là-dedans ; mais je crois qu'ils se battent : voyez donc cela, et expédiez-les promptement. Le fossoyeur rit, et en goguenardant, se présente devant le char qu'il ouvre. Tout à coup un grand corps nu se lève. *En avont*, dit-il, *un tour de main, la queue du chat.* — Du diable plutôt ! dirent le fossoyeur et le cocher, en se sauvant à toutes jambes.

Scandalisé de la fuite de deux de ses danseurs, le musicien saute du tombereau, et les suit en leur criant : Ce n'est pas cela : *hors mesure ; reprenez vos places.* Les commis de la barrière voyant courir deux hommes et un grand corps sans chemise les poursuivre, imaginent

que c'est une ruse de contrebandiers ; ils barrent le chemin, et s'emparent des fuyards. — Qu'avez-vous, leur demande le chef, qui ordonne qu'on ne les laisse point échapper. — Nous sommes poursuivis par le diable ! dirent-ils. — Eh ! non, Messieurs, c'est par un musicien du *Café de la Gaîté ;* car le chef venait de l'arrêter, et de le reconnaître.

Cette scène dégrisa un peu le musicien et rétablit le calme dans l'esprit des fuyards. Tout s'expliqua. MM. des droits, contre, toute coutume donnèrent des vêtemens, et firent une collecte en faveur du musicien, qui pour se remettre entièrement se retira... au cabaret voisin.

FIN.

TABLE.

	pag.
Le Café du Charlatan, *Introduction.*	1
Du Café et des Cafés.	1
Café Valois.	6
— Lemblin.	10
— des Mille-Colonnes.	12
— des Aveugles.	14
— Montansier.	17
— Borel.	19
— de Foi.	22
— du Sauvage.	24
— de l'Europe.	26
— du Caveau ou de la Rotonde.	27
— des Étrangers.	29
— Servant.	30
— Sabatino, ci-devant Corrazza.	32
— Corinthien.	45
— Boudignot.	47
— du Caveau Montesquieu.	51
— des Américains.	53
— des Mille-Pilastres.	55
— Minerve.	57
— du Théâtre-Français.	61

Café du Roi. 63
— de la Régence. 65
— du Commerce. 68
— Militaire. 71
— du Bosquet, rue Saint-Honoré. 79
— de Malthe, rue de l'Arbre-Sec. 91
— du Prophète Élie. 93
— Greslin. 95
— Leblanc. 97
— de la Porte-Saint-Martin. 100
— de Malthe, porte Saint-Martin. 102
— du Théâtre de la Porte-Saint-Martin. 104
— Chinois. 114
Cafés de l'Ambigu et de la Gaîté. 114
Café Vincent. 116
— du Bosquet, boulevart du Temple. 118
— Turc. 121
— des Princes. 123
— Gibé, porte Saint-Antoine. 124
— Dubois. 129
— Français. 132
— des Panoramas. 137
— des Variétés. 140
— de la Porte-Montmartre. 143
— Tortoni. 146
— Hardi. 148
— de la Guerre. 152
— de la Chaussée-d'Antin. 154
— de la Porte-Saint-Honoré. 156
— Dufils. 158

Café de la Bourse. 162
— du Renard. 163
— du Pavillon. 166
— du Vaudeville. 168
— des Arts. 1 o
— Manoury. 172
— du Châtelet. 175
— de Momus. 177
— Thémis. 180
— du Quai-des-Orfèvres. 185
— du Pont-Saint-Michel. 187
— du Pont-de-l'Hôtel-Dieu. 189
— de la Comédie. 191
— Procope. 195
Cafés du Pont-Neuf. 198
Café Rigny. 200
— de la Gaîté ou d'Apollon. 223

FIN DE LA TABLE.

PGB
3483